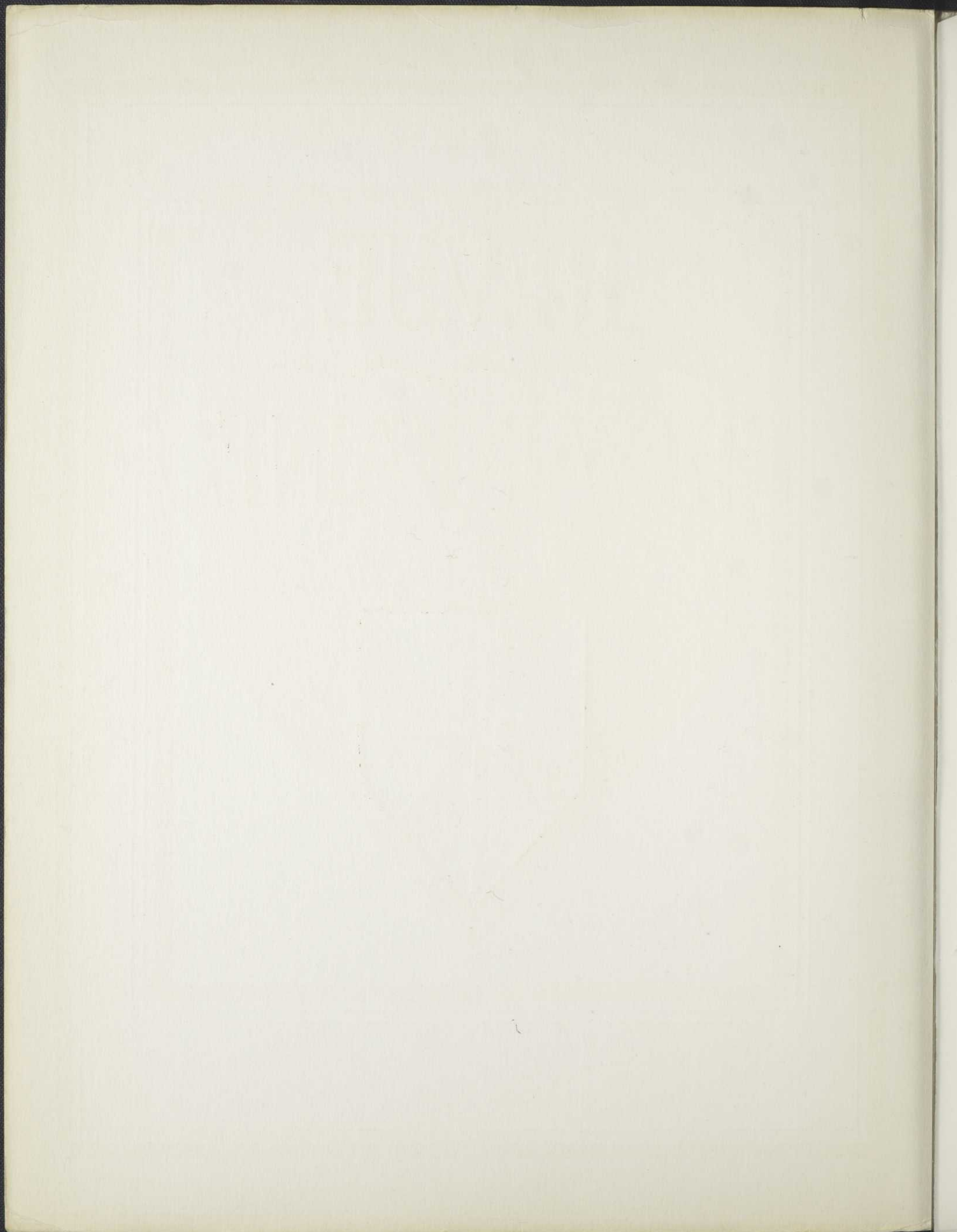


PER
P-385
EX-2
15

REVUE DOMINICAINE





THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.



ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier-Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:

1^o COURS RÉGULIERS:

(A) TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES

(B) DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES

DIPLOME OFFICIEL



PROSPECTUS sur DEMANDE

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS

2^o COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:

— 10 MOIS D'ÉTUDES —

3^o COURS DE SOIRS

.COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

BILODEAU Limitée

ENTREPRENEURS

Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle,
Pavages, Trottoirs, etc.

— J. IGN. BILODEAU —

PRÉS. ET GÉRANT

TÉL. 2-1143

82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216

Diplomé General Motors

J.S. Ruelland

CARROSSIER

Réparations d'Automobiles
et de Rembourage
Carrosserie endommagée
et débarrassage de tous genres.

Spécialité:—
Peinture Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb,

Québec, P.Q.

• • •
SERVICE
JOUR ET NUIT
TÉL. 6210
• • •

CHARLES CLOUTIER

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES
EMBAUMEUR, ETC.

• • •
174, D'AIGUILLON
QUÉBEC
P. Q.
• • •

ARMAND MATHIEU (tél. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tél. 9898)

MATHIEU & SYLVAIN

ENTREPRENEURS

44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

TÉL. ZONE 7-036

J. VILLENEUVE LIMITÉE

ENTREPRENEURS-SCULPTEURS
ET MANUFACTURIERS

Sculptures dans tous les genres, Dorure, Statues en Bois
Autels, Ornaments d'églises, Etc.

ST-ROMUALD,

Co. LÉVIS, P. Q.

CORSETS SPENCER

Un dessin est créé spécialement pour vous.
Tout genre de Corsets, Ceintures pour Dames, Hommes
et Enfants, Brassières, Corsets, Supports
Orthopédiques, Maternité, etc.

Démonstration gratuite à domicile

Votre corset gardera sa forme tant qu'il durera.

Mme C.-E. PELLETIER

CORSETIÈRE DIPLOMÉE DU SPENCER

75, ST-JEAN

TÉL. 2-7553

QUÉBEC



TÉL. 4-2772

CHARLAND ET BERNARD Ltée

Soudure au gaz et à l'électricité
Fabrication de réservoirs

ANGLE 1ÈRE AVENUE ET 4IÈME RUE
LIMOILLOU — QUÉBEC

TÉL. BUREAU: 2-4250

TÉL. RÉS.: 2-4538

G. ROBITAILLE

CONTRACTEUR - ÉLECTRICIEN
— VENTE — ECHANGE —

Réparation de Moteur et Générateur
Filage Industriel et Installation de tout genre.

12, ST-NICOLAS

QUÉBEC

TÉL. BUREAU: 3-2572

TÉL. RÉS.: 3-4129

P. E. LAROCQUE

REPRÉSENTANT

CHAUFFEUR MÉCANIQUE "VOLCANO"

86, CÔTE D'ABRAHAM

QUÉBEC

FABRIQUÉ À SAINT-HYACINTHE

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant: J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN

Tél. 2-1239

QUEBEC

Tél. 6642

ÉMILE CÔTÉ ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE

QUEBEC

Bonnes adresses à consulter

AMEUBLEMENT GÉNÉRAL :

Corbeil, Paul, 434 est, boul. Crémazie, DU. 5737-5738, Montréal

ARCHITECTES :

Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :

Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay, Jules-P., 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES :

"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ARTICLES DE SPORT :

Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341, Québec

ASCENSEURS :

La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 Québec

ASSURANCES GÉNÉRALES :

Courville, Georges E., 139, Principale, Tél. 3-1056, Hull, P. Q.

ASSURANCES ET IMMEUBLE :

Côté, H. J. E. et Cie, 120, Clarence, Tél. 4-0670 Ottawa

ASSURANCES :

La Sauvegarde, Cie d'assurance sur la vie Montréal

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES : RÉPARATIONS :

Morrisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 Québec

AUTOS ET MOTOCYCLETES :

Ostiguy, Rodrigue, 181, du Pont, Tél. 2-6577 Québec

AVOCATS :

Beauregard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
Bédard, Rodrigue, 129, Principale, Tél. 2-9104 Hull, P. Q.
Boisvert et Corriveau, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 Québec
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 Montréal
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.

BANQUES :

La Banque Provinciale du Canada,
221 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 7151, Montréal

BISCUITS ET GÂTEAUX :

Cie de Biscuits Stuart Ltée, Alf. Allard, prés., CR. 2167, Mtl.

BOIS DE CONSTRUCTION (GROS ET DÉTAIL) :

Bilodeau et Doré Enrg., 280, St-Paul, Tél. 2-5035 Québec

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :

Hethrington, T., Ltée, 358-364, St-Jean Québec

BRIQUE, TERRA-COTTA, TUYAUX :

La Brique de Scott Enrg., Tél. National 7, Scott Jct. P. Q.

BUANDERIES :

Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 Montréal

CALICES, CIBOIRES :

Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :

Madden et Fils Ltée, 3, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec

CHAUSSURES :

Talbot, Alphonse, 7, 29 et 45, St-Joseph Québec

CHOCOLATS (FINS — MINUSCULES) LIVRAISON :

Denyse, 4909 ouest, Sherbrooke, Tél. EL. 4877 Montréal

CLAVIGRAPHES - RUBANS - RÉPARATIONS - PAPIER CARBONE :
LeRossignol, Jules, 269, de la Canardière, Tél. 4-3130, Québec
N. Martineau et Fils, 1019, Bleury, Tél. BE. 2318 Montréal

CLÔTURES :

Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.

COLLÈGE VERSAILLES :

Fortin Business Colleges, 840, Cherrier, Tél. AM. 6440, Montréal

COMPLIMENTS :

Un ami de la Revue.
Compliments d'un ami : C. N. E.

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPHIE :

Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 Québec

COURS PRÉPARATOIRE AU COLLÈGE STANISLAS :

Girard, Mlle Marie, Dir., 118, boul. St-Joseph, CR. 1791, Mtl.

COURTIERS EN ÉPICERIES :

Brault, Anastase, 1891, Roberval, Tél. WE. 4237 Montréal

COUVREURS :

Falardeau, Eugène Ltée, 141, Dorchester, Tél. 9677 Québec

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 Québec

DOREURS-ARGENTEURS-ORFÈVRES :

Belleville, J. Arsène Ltée, 47, Sous-le-Fort (Basse-ville) Québec

DRIVE YOURSELF :

Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 Québec

EAU DE JAVELLE :

L'Eau Merveilleuse Enrg., 39-7e rue (Limoilou) 4-2661, Québec

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Lamontagne, F.-X., 411, Boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 Québec
Romo Construction Ltée, 812½, St-Valier, Tél. 9616 Québec

ENTREPRENEURS-MENUISIERS :

Maranda, Delphe, 812½, St-Valier, Tél. 2-3808 Québec

ÉPICIER-BOUCHERS :

Gougeon, J. B., 175, Rochester, Tél. 8-0030-8-0031, Ottawa, Ont.

ÉPICERIES EN GROS :

D'Aoust, P. Ltée, 11, York Ottawa, Ont.
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 Montréal
Laporte, Hudon, Hébert, 640 ouest, St-Paul, MA. 3761, Montréal
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC :

A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE ET MOULÉES DIVERSES :

Avard, Tancrede, 36, Henderson, Tél. 2-4028 et 2-4029, Québec
Robin Hood Flour Mills Ltd., 1, St-André, Tél. 2-1255, Québec

FOURRURES :

Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de l'Eglise, 5106, Qué.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée, 145, St-Joseph, Tél. 6191 Québec
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 Québec
Sanfaçon, Honoré, 110, rue de la Couronne, Tél. 7419, Québec
Turcotte, N.-Geo., 162, Côte d'Abraham, Tél. 4-1459 Québec

HABITS ET MERCERIES :

Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

HÔPITAL PRIVÉ — MATERNITÉ :

Hôpital Sainte-Marguerite, 1435, Amherst, FR. 7623, Montréal

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPRIMERIE-RELIURE (IMPRESSIONS DE TOUS GENRES) :

Presses Sociales Ltée, 194, Latourcelle, Tél. 5913 Québec
Imprimerie Economique Enrg., 473, St-Vallier, Tél. 3-3408, Qué.

Bonnes adresses à consulter

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.) :
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNEAUX :

L'Action Catholique Québec
Le Droit Ottawa, Ont.

LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q.

Fabricant des "Antalgines" contre les Maux de Tête.

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

"Clark Dairy Ltd., 634, Av. Bronson, Tél. 5-1811, Ottawa, Ont.
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

LAMES DE RASOIR "GOLDTONE" :

Lachance, J.-M., 126, St-Pierre, Tél. 4-1528 Québec

LIBRAIRES :

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 Montréal

MAGASINS À RAYON :

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 Québec
Pharand, J., 85, Champlain, Tél. 2-5315 Hull, P. Q.
Syndicat de Québec Ltée, 215, St-Joseph, Tél. 4-3561, Québec

MANUFACTURIERS DE FOURNITURES FUNÉRAIRES :

Girard et Godin Ltée, T.-Riv. et 34 o., St-Paul, LA. 9214, Mtl.

MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :

Pilon, Jos. Ltée, 79, Boul. du Sacré-Cœur, Tél. 3-1116, Hull, P. Q.

MARCHANDS DE BOIS :

Grier, G. A. & Sons Ltd., 2120 o., Notre-Dame, WI. 6118, Mtl.

MARCHANDS DE CHAUSSURES :

Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 St-Hyacinthe

MARCHANDS DE FARINE "REGAL" :

St-Lawrence Flour Mills Co., Ltd.,
 2110 ouest, Notre-Dame, Tél. WI. 7191, Montréal

MARCHANDS DE GROS ET DÉTAIL :

Cotton, R., 39, boul. Charest, Tél. 6310 Québec

MARCHANDS DE POISSON :

"Lapointe Fish Market", Marché "Byward", Tél. 3-9309, Ottawa

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS :

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 Montréal

MARCHANDS TAILLEURS :

Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC. :

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G.-I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MÉDECINS :

Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Lafortune, Dr P.-E. (fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 Québec

MEMBRES ARTIFICIELS :

Duckett, J.-A., 2014, Bleury, Tél. HARbour 0630 Montréal

MOBILIERS D'ÉGLISES — MENUISERIE GÉNÉRALE :

Verrette, Philippe Enrg., 2008, Bellefeuille, Tél. 3252, T.-Riv.

MONUMENTS FUNÉRAIRES ET RELIGIEUX :

Hurtubise, Albert Enrg., 6752 est, Sherbrooke, CL. 2290, Mtl.

NETTOYEURS ET BUANDIERS :

Pfeiffer, 4, rue McMahon, Tél. 2-2021 Québec

NÉGOCIANTS DE PAPIER ET SES PRODUITS :

MacGregor Paper & Bag Co., Inc.,
 451, St-Sulpice, Tél. LA. 2274-2275, Montréal

NOTAIRES :

Labrèche, Albert, 10 ouest, St-Jacques, Tél. MA. 3373, Montréal
McKay, R. E., 4948, av. Verdun, Tél. YO. 5322 Verdun

NOUVEAUTÉS, MERCERIES, TAPIS, PRÉLARTS :

Alepin, J. et Frère Ltée, 4295 ouest, Notre-Dame,
 Tél. WE. 1108 ; 4719, Wellington, Tél. YO. 1144, Montréal

OPTICIENS D'ORDONNANCES :

Lamontagne, Etienne, 1065, St-Prosper, Tél. 2178, Trois-Rivières

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :

Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 Ottawa, Ont.
J. Grégoire Bélanger (ass. F.-X. Bordeleau),
 1735, St-Denis, Tél. CR. 8730, Montréal
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 St-Hyacinthe

PHARMACIENS :

Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.),
 3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 Québec

PHARMACIENS EN GROS :

Durocher, G. E., 139, Queen, Tél. 2-5309 Ottawa, Ont.

PHOTOGRAPHES :

Edwards, W. B., 259, St-Jean, Tél. 2-7595 Québec

PIERRE ET SABLE :

Verreault, Elz., Ltée, 194, du Pont, Tél. 4-1221 Québec

PIERRE DE TAILLE, PIERRE CONCASSÉE :

Martineau Fils Ltée, Bureau-Chef, 517 est, Marie-Anne,
 Tél. FR. 8181, Montréal

PLANCHERS SABLEURS :

Dufour, E., 82, Côte Ste-Geneviève, Tél. 2-4360 Québec

PLOMBIERS-COUVREURS-ÉLECTRICIENS :

Dorion, Jules, 11, rue Ramsay, Tél. 4-2916 Québec

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS) :

Old City Mfg. Co. Ltd., 4, Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273, Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES :

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 Montréal

PROVISIONS, POISSON, FRUITS, ETC. :

Dominion Fish & Fruit Ltd., Tél. 2-7036 Québec

QUINCAILLERIES EN GROS :

Lemieux, Jos.-E. Enrg. Québec
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES :

Gravel, Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 Montréal

NETTOYEURS ET TEINTURIERS :

Breton, J.-H., 2461, des Carrières, Tél. CR. 4168 Montréal
Teinturerie Dorchester Enrg., 116, Dorchester, Tél. 4-2484, Québec

TERRA COTTA :

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl.

TRANSPORTS :

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT :

Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
 Tél. HA. 5168, Montréal

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER

FAIS CE QUE DOIS

Redacteur en chef: Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
 ABONNEMENTS PAR LA POSTE
 EDITION QUOTIDIENNE
 CANADA \$6.00
 (Sauf Montréal et banlieue)
 E. Unis et Empire Britannique 8.00
 UNION POSTALE 10.00

TÉL. CALUMET 2479
 427 EST. LAURIER
 MONTRÉAL

J. HÉBERT
 ÉPICIER-BOUCHER

ATTENTION SPÉCIALE
 AUX COMMUNAUTÉS
 RELIGIEUSES



Art Commercial
Paul & Marcel
 ARTISTE
 à l'OEUVRE de PRESSE DOMINICAINE
 Tél.: ELwood 1232
 4421, ave Oxford



GÉRARD
GÉRARD
 LIMITÉE
 ENTREPRENEURS
 PLÂTRIERS

SUCCURSALE À OTTAWA
 SUITE 406-18, RIDEAU
 TÉL.: 2-9872

QUÉBEC: 104 ST-JEAN
 SUITE 10 TÉL. 7881

SPÉCIALITÉS:

OUVRAGES D'ÉGLISES,
 COUVENTS, ÉCOLES,
 ÉDIFICES PUBLICS.

TÉL. DOLLARD 5512
 961A, RUE ST-ROCH,
 MONTRÉAL

L'économie est une vertu cardinale dont la
 pratique facilite celle de toutes les autres, peut
 conduire au succès, parfois même au bonheur.

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

AUX PROCUREURS...

Vous trouverez toujours un grand assortiment
 d'articles religieux et de classe chez

Morissette et Frères Enrg.
 IMPORTATEURS EN GROS
 LIBRAIRES - PAPETIERS

CH. 209, EDIFICE MIGNER
 72, RUE DE L'ÉGLISE
 QUÉBEC

TÉLÉPHONES :
 BUREAU: 2-1890
 Rés.: 2-2296

Articles de fumeurs — Jouets — Livres de comptabilité
 de tous genres — Papier carbone — Rubans
 de clavigraphie, etc., etc.

TÉL.
 FRONTENAC
 3186*



2565
 CHAMBLY
 MONTRÉAL

TÉL.
 2-9411

KELLY ET LEDUC
 FERRONNERIE

67, rue
 WELLINGTON
 HULL, P.Q.



N. MARTINEAU & FILS

Tél. BE. 2318

1019, BLEURY

UNDERWOOD ROYAL
 REMINGTON NOISELESS
 STANDARD & PORTATIF

J.O. BROCHU, prop.

MICHEL LATULIPPE, ENR.

G. LACHANCE, Gérant

Fabrication de Bouilloires, Réservoirs et Tuyaux
 Forge générale, Soudure autogène et électrique
 Demandez nos prix. Vous serez satisfaits et vous économiserez

(Tél. 3-3761)

INGÉNIEURS-MÉCANICIENS
 Nos experts sont à votre disposition.
 303, rue Dorchester, Québec, P.Q.





La favorite des fumeurs depuis 30 ans

Avec ou sans bout
de liège

**BLACK
CAT**

va de l'avant !

ARTISTES PHOTOGRAPHES GRAVEURS

RECEVEZ-VOUS
TÉLÉPHONEZ À
BE 3984

La Photogravure Nationale Limitée
282 QUÉST, RUE ONTARIO - PRÈS DE OLEURY • MONTRÉAL

Tél. DU pont 6556

Jos. Robin
BOULANGER

SPÉCIALITÉ: LE PAIN
NATUREL "ST-MICHEL",
RECOMMANDÉ PAR LES
MÉDECINS.

PROTÉGEZ VOTRE SYSTÈME
DIGESTIF EN MANGEANT LE
FAMEUX PAIN :

« Naturel St-Michel »

8300, boul. St-Michel — Montréal

Tél.
Fitzroy
8 5 8 5

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ltd.

5 5 6 5
Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal



CH. 9020

Une valeur de \$10.00 sera allouée sur
présentation d'un de ces coupons dans
chaque transaction avec la maison

VICTOR DUBOIS

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

SALONS MORTUAIRES GRATUITS

1867, AMHERST & 3619, ST-DENIS

Spécialiste Optométriste-Opticien



J.L. Arthur Bousquet, o.d.

HEURES de BUREAU:
9hres A.M. à 9hres P.M.

Tél.: AMherst 2927

Consultation sur demande

1571 est, MONT-ROYAL
MONTRÉAL 2^e ÉTAGE

PAUL E. MARCIL

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hrs. P.M.
7 à 8 - P.M.

Dir P. del Vecchio

SPÉCIALITÉ:

MALADIE CHRONIQUE/
CANCER, TUBERCULOSE,
ASTHME, RHUMATISME

TÉL.: FR. 1895

900 e.t. / herbrooke

CASAVANT FRÈRES Ltée

FACTEURS D'ORGUES

ST-HYACINTHE, P. Q.

ÉTABLIE EN 1880

ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS



tél. CR. 9957

LES PRODUITS MADELON ENRG.

EXCELLENT CONTRE:

MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES: GRIPPE, RHUMATISME.



Sommaire

Octobre 1941

A. PAPILLON, O. P. :

Rosaire

Pour être un vrai chrétien en soi-même et vis-à-vis des autres, faut-il donner la prééminence aux formules de prière, à l'étude de sa religion ou aux « bonnes actions » organisées en série ? A cette question, fort agitée dans tel ou tel mouvement canadien-français de rénovation spirituelle, notre Rosaire fournit une réponse saintement intelligente et sainement totalitaire.

RENÉ RISTELHUEBER :

S. E. Mgr Pierre Chébli

Les souvenirs d'un diplomate de carrière sont nombreux, souvent pittoresques, toujours intéressants. Pour la joie intellectuelle et spirituelle de nos lecteurs, M. le Ministre de France a bien voulu extraire de vieux papiers personnels plusieurs notes émouvantes sur un grand prélat oriental.

CESLAS FOREST, O. P. :

La défection des intellectuels

Combien malingres, combien arriérés apparaissent la plupart de nos intellectuels à qui les examine au point de vue religieux. Un maître en théologie, bien au fait de la situation, porte ici un diagnostic sévère mais juste et propose des remèdes efficaces.

J.-V. DUCATTILLON, O. P. :

La Providence et nous

« Il y avait peut-être, dans la France de cette époque (l'époque de Jeanne d'Arc), de faux mystiques qui priaient, mais ne faisaient rien que de prôner la soumission à l'ennemi tout-puissant... ou la collaboration avec lui, ce qui revient au même. Que peut-on faire d'autre ? disaient-ils. Ce n'est pas eux qui ont sauvé la France ; ce n'est pas à eux que Dieu a octroyé le miracle ; ce n'est pas eux, non plus, qui sont saints ».

GASTON LAVOISIER :

Les scouts de l'air

« Je ne décolle jamais sans chanter le *Magnificat* et je suis persuadé que la disponibilité qu'exige le sport de l'air, les disciplines, le courage et la foi qu'il suppose, les splendeurs qu'il permet d'admirer sont autant d'éléments qui mettent les hommes dans un magnifique état d'abandon à la Providence et d'amour du Créateur ».

ROGER DUHAMEL :

Figures de Péguy

Au premier contact, Péguy déconcerte par les aspects variés de sa physiologie morale, par ses « figures ». Un examen moins superficiel révèle bientôt l'unité profonde d'une pensée et d'une vie infiniment sympathiques.

Directives pratiques :

A. SAINT-PIERRE, O. P. : Notes de théologie pastorale : La mobilisation et les bonnes mœurs.

Le Sens des Faits :

CRITICUS : *Projections* : Un Dieu à l'affût. — On dansera.

L'Esprit des Livres :

JACQUES MARITAIN : « Le Crépuscule de la Civilisation » (Gérard Paré, O. P.).

ROGER SECRÉTAIN : « Péguy, soldat de la liberté » (A. Papillon, O. P.).

C.-F. LUDOVIC, E. C. : « Bio-Bibliographie de Mgr Camille Roy, P. A., V. G., Recteur de l'Université Laval » (A. Papillon, O. P.).

R. P. STANISLAS LAROCHELLE, O. M. I. et Docteur TÉLESPHORE FINK : « Précis de Morale Médicale » (J.-M. Parent, O. P.).

FRANÇOIS HERTEL : « Axe et Parallaxes » (Gabriel-M. Lussier, O. P.).

Revue mensuelle publiée à St-Hyacinthe, P. Q.

ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$3.25 ; AVEC LE ROSAIRE : 25 SOUS EN PLUS ;

LE NUMÉRO : \$0.30 ; ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00

RÉDACTION : { COLLÈGE DOMINICAIN
95, AV. EMPRESS, OTTAWA ADMINISTRATION { L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de saint Dominique.

Revue Dominicaine

Directeur :
MARCEL-M. DESMARAIS, O. P.

Secrétaire de rédaction :
ANTONIN PAPILLON, O. P.

Volume XLVII

Tome II

Octobre 1941

ROSAIRE

De l'Incarnation à la Rédemption, de la Rédemption à la gloire. Dans ce cycle d'un Dieu fait Homme pour réaliser notre élévation à la vie divine, on fixe quinze points de repère, on distingue quinze événements principaux. Autour de chacun fleurit une dizaine d'Ave, précédée du Pater et close par un Gloria. Nous avons alors une roseraie, un champ de roses, un ROSAIRE. Détachées momentanément de l'ensemble et transportées à part, cinq de ces dizaines constituent un chapelet de roses, c'est-à-dire une mince mais précieuse couronne dont chacun de nous pourrait encercler sa tête, dont il doit surtout orner son âme. Pour offrir, en tout cas, cette couronne odoriférante à la Très Sainte Vierge Marie, tige de la rose éternelle. Ainsi chante harmonieusement l'Eglise dans son Office de Notre-Dame : « La Vierge, Mère de Dieu, est le rosier ; sa fleur, c'est son Fils ».

Notre Rosaire — ou sa tierce partie, ce chapelet qui s'adapte avec plus de commodité à la coupe du vêtement laïque d'aujourd'hui — doit devenir le compagnon vivifiant et stimulateur de chaque chrétien. De chaque chrétien de nom et de fait. Ce qui veut dire : de chacune de nos âmes entées sur le rosier divin. Pour cela, notre chapelet nous sera désormais, s'il ne l'est déjà, une guir-

lande de prières vocales enchâssée dans la contemplation des mystères de notre salut comme des gemmes dans de l'or fin. Supplication orale conjugée à notre contemplation intime. Et pourquoi ? Pour nous enrichir, en chaque journée de notre existence ici-bas, d'une floraison d'actes conformes à notre destinée divine. Nous lisons bien : oraison extérieure encadrant et favorisant la considération intime, profonde. L'une et l'autre pour nous rappeler et nous faire saisir mieux notre élévation à la vie de Dieu.

Solennité du Rosaire, Fête du Rosaire, Mois du Rosaire, le périple de cet octobre mil neuf cent quarante et un qui approche, doit donc — ou jamais — marquer pour les amis de la Revue Dominicaine l'occasion de percer la sonore énonciation de ces mots et de pénétrer jusqu'à l'âme de ces expressions ressassées par notre langage catholique trop souvent inattentif. Cependant, que mes lecteurs ne craignent point. Je n'entends pas rééditer ici les couplets traditionnels et pompeux sur « les roses blanches, les roses pourpres, les roses d'or ». Je ne voudrais même pas entreprendre le commentaire des beaux textes de l'Office et de la Messe du Saint-Rosaire. Textes pourtant si évocateurs au moment où sonne le glas de la saison d'été et de ses fêtes. « Ecoutez-moi, vous qui êtes des plants divins : portez des fleurs comme les roses plantées au bord du fleuve de la grâce ». « Epanouissez en fleurs, répandez-vous en parfums, verdoyez en floraison de grâce ». Dans notre pays où la vie liturgique s'avère tellement négligée en pratique, si généralement creuse, ce serait temps perdu ou simple motif à appoggiatures littéraires sur des thèmes édifiants. Je ne désire pas davantage m'exercer à raffiner sur la place et sur le rôle du mystère dans notre existence : qu'il y a un mystère de toute chose, et en particulier de toute action humaine. Non. Pour aujourd'hui, je veux me contenter de notations beau-

ROSAIRE

coup plus brèves, beaucoup plus simples aussi, mais que plusieurs estimeront sans doute avec moi être de pressante opportunité pour notre milieu catholique canadien-français.

* * *

Notre chapelet nous fait prononcer les formules de prière les plus divines, les plus belles, les plus efficaces qui soient. Ce n'est pas très nouveau comme « proposition », mais ça pourra l'être beaucoup comme réalisation concrète et quotidienne.

C'est le Pater, la prière même que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a prescrit de répéter après et avec Lui. Jésus ne nous a pas invités à la redire, Il nous en a donné l'ordre précis. Car cette prière nous découvre le caractère de Dieu qui se résume dans sa paternité. Si nous sommes intelligents et loyaux, chaque Pater prononcé par nous supposera donc, au meilleur de notre être : une foi vive dans l'existence de Dieu, un pratique hommage à sa puissance et à sa miséricorde paternelle, un recours confiant et stimulant à sa providence. Le bon Dieu nous délivre du mal pour nous accorder d'intensifier en nous son amour par la charité de tout ordre et de toute forme que nous saurons manifester aux autres hommes. Car nous précisons : NOTRE Père pour nous rappeler de combattre — chaque jour, et avec vigueur — le « caïnisme » si répandu en pratique dans notre appartenance nominale au Corps Mystique du Fils de Dieu.

C'est l'Ave Maria, le sourire du Très-Haut à chacune de nos âmes par là régénérées. Notre Je vous salue Marie contient la charte de notre affranchissement, comme il constitue l'appui de notre espérance.

C'est, enfin, le Gloria Patri qui réalise la première formule, en même temps qu'il épanouit et mûrit la seconde en apportant

à la Trinité le couronnement de notre participation à sa vie intime.

Ces prières du chapelet, comment les présentons-nous à Dieu ? Dans la Revue Dominicaine de mars, page 156, Frater stigmatisait « le rite expéditif et monotone (de la récitation du rosaire) encore en usage dans trop d'endroits ». C'est vrai, malheureusement. Chez nous, on enfle beaucoup d'Ave, on bredouille un nombre remarquable de chapelets, mais on y apporte bien peu de son âme. Première décision de ce mois d'octobre 1941 : prononcer plus intelligemment les prières de notre chapelet pour que nos âmes soient portées chaque fois à creuser les divines réalités qu'elles énoncent. Ce qui éliminera par le fait même la vétuste et fallacieuse objection dite de la monotonie : « je dis mal mon rosaire parce que c'est toujours la même chose ; toujours des Notre Père et des Je vous salue Marie répétés bout à bout, interminablement ! » Faut-il nous souvenir que, dans nos amitiés, nous nous redisons sans cesse à nous-mêmes « la même chose ». Nous nous y complaisons, et notre amitié s'y sent fortifiée en se rajeunissant dans un élan toujours neuf. Il importe ici de vivre davantage la parole connue du P. Lacordaire : « Quand une fois vous avez cru pouvoir dire à quelqu'un ces mots très simples : Je vous aime, vous n'aurez plus qu'une ressource, c'est de les lui répéter à jamais ; car l'amour n'a qu'un mot et, en le disant toujours, il ne le répète jamais ».

* * *

Sur ces trois prières de notre chapelet se distribuent et se tressent les Mystères du Rosaire. Il ne suffit pas d'offrir des Pater et des Ave énoncés de façon intelligente. Il faut en bâtir un cadre à notre considération intérieure des réalités fondamentales de notre destinée divine.

ROSAIRE

Pendant les années d'instruction religieuse à l'école primaire, on oblige les élèves à énumérer le catalogue complet des quinze mystères. Mais, pour la très grande majorité des jeunes, il s'agit là de retenir une longue série de grands mots incompréhensibles. Cette routine et cette obscurité sont si bien ancrées chez nous que nos enfants devenus adultes s'empressent d'omettre l'énoncé des mystères et s'estiment heureux de ne plus s'embarrasser dans cette terminologie abstraite. Il arrive même que des prêtres du ministère paroissial croient opportun de ne point faire mention des mystères avant chaque dizaine du chapelet récité à l'église ; afin, disent-ils, de « se mettre à la portée des gens » ! Comme il n'y a plus de raison de s'arrêter, on en viendra à accomplir les exercices du Mois du Rosaire sans énoncer aucun mystère. Ou — comme le cas s'est présenté dans notre province — à soutenir que le gain de l'indulgence plénière accordée par Pie XI pour la récitation du Rosaire devant Jésus au tabernacle n'exige pas la moindre mention des mystères. Le premier et le plus grave inconvénient de cette inintelligence est évidemment de ne plus posséder ni réaliser le Rosaire.

Celui-ci est, au contraire, une repasse aimante de tout ce que nous avons à croire et à vivre pour atteindre notre dynamisme chrétien sur cette terre en vue de l'éternité. C'était le mot même du Père Monsabré : « J'ai repassé ma théologie », disait-il plus volontiers de ses trois chapelets quotidiens que de sa longue série de conférences dogmatiques. Theologia mentis et cordis, celle qui accorde l'étude de la vérité révélée et la réflexion poursuivie sur nos dogmes de foi avec notre effort journalier pour en obtenir une vie divine toujours plus et toujours mieux vécue, c'est-à-dire aimante et agissante. L'harmonisation vitale de ces deux éléments essentiels, notre Rosaire bien compris et bien « pratiqué » nous

en fournira la plus heureuse solution. En lui viennent se fondre, se compénétrer cette étude de notre foi catholique et sa réalisation dans une loyauté aimante que nos collaborateurs ont voulu étudier dans plusieurs articles de ces derniers mois et jusque dans le présent fascicule.

Deuxième décision de ce mois du Rosaire mil neuf cent quarante et un : grâce aux quinze mystères, repasser, comme de phare en phare, les vérités essentielles et VIVANTES de notre religion.

* * *

Le tout pour que nous sachions mieux apercevoir les seules choses solides, éternelles. Pour que le germe du parfait s'épanouisse chez nous en fleurs et en fruits d'action. Pour que notre catholicisme soit moins bavard et moins tape-l'œil, afin de devenir une vie. Pour que nous arrivions à être des chrétiens clairvoyants et entreprenants dans le sens d'un agir se trouvant à sourdre de notre cœur affermi et divinisé. Ce qui mettra un terme à ces alternances où tout se neutralise, sans progrès de la connaissance amoureuse de Dieu, sans attente hardie de son vrai Règne.

Car notre Rosaire nous offre assez de moyens de parvenir à être des fils de Dieu, et d'en conserver la vigueur inusée.

A. PAPILLON, O. P.

Un grand prélat oriental

MONSEIGNEUR PIERRE CHÉBLI
Archevêque Maronite de Beyrouth
(1872-1917)

Feuilleter de vieux papiers chargés de souvenirs est une façon de passer chez soi un pluvieux après-midi de dimanche. C'est ce qui m'a amené, ces jours-ci, à exhumer, parmi d'autres reliques, un petit paquet de lettres recouvert d'un avis mortuaire : « Souvenez-vous dans vos prières de Monseigneur Pierre Chébli, Archevêque de Beyrouth, mort en exil à Adana, le 20 mars 1917 ». Et au verso : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs en exil » (Grégoire VII). « Aimé de Dieu et des hommes, sa mémoire est une bénédiction. A son sujet, le pays est en deuil, le Liban dans la tristesse » (Eccl. XLV, I ; Is, XXXIII, 9).

Tout un passé infiniment cher m'est apparu avec une précision que près d'un tiers de siècle n'a nullement altérée. J'ai revu la Syrie, sa magie de couleurs, sa séduction faite de nonchalance et de violence tour à tour. Et surtout, j'ai revécu avec une émotion renouvelée les étapes d'une amitié délicate dont je reste fier.

Comment un jeune Français arrivant pour la première fois servir son pays en Orient eût-il pu ne pas vouer aussitôt à Mgr Chébli une admiration profonde ? Placé à 35 ans à la tête du plus important diocèse maronite, celui de Beyrouth, capitale du Liban, l'Archevêque exerçait sur ses ouailles, souvent turbulentes, un prestige où entraient autant de charme que d'autorité. Un Prélat oriental n'est pas seulement un chef spirituel, il est également un défenseur ayant charge des intérêts temporels de sa commu-

nauté dans un pays où les rivalités religieuses s'avivent de passions nationales. Les Maronites de Beyrouth savaient que, quand il le fallait, leur Archevêque tenait tête au Gouverneur turc, arrêtaient les abus de pouvoir de l'administration ottomane, empêchaient les empiétements des autres communautés religieuses et combattait les ambitions des Druses. Aussi paraissait-il désigné pour devenir un jour le chef suprême, le Patriarche, de sa communauté.

Les circonstances dans lesquelles je le vis pour la première fois étaient bien faites pour frapper l'imagination. C'était à la messe *consulaire* de Pâques, en avril 1908. On appelle de ce nom en Orient les messes célébrées aux principales fêtes religieuses, au cours desquelles des honneurs spéciaux sont rendus aux représentants de la France. En grand uniforme, suivis de leur personnel, escortés de janissaires aux vestes soutachées de broderies d'or, avec un long sabre recourbé pendant à la ceinture, ils sont reçus solennellement au seuil de l'église par le clergé.

Mître en tête, crosse en main, Mgr Chébli apparaissait dans le nuage d'encens dont le rite oriental est prodigue. Psalmodiés sur un ton nasillard, les chants syriaques étaient parfois assourdis par le brouhaha de la foule qui se bousculait aux portes. Ce jour-là, tous voulaient approcher les délégués de la France pour fêter leur protectrice traditionnelle. De temps à autre, avec ce mélange de pompe et de sans gêne, caractéristique des cérémonies orientales, l'enthousiasme des assistants se manifestait par des coups de revolver qui claquaient d'une façon très inattendue à des oreilles non averties ; mais la cérémonie n'en déroulait pas moins liturgiquement son faste. A travers une bousculade contenue par la police musulmane, il avait ensuite fallu traverser la rue conduisant à l'archevêché tout proche.

Là, au fond d'une énorme et haute salle, inondée de soleil avec ses baies en arcades largement ouvertes sur le bleu intense de la mer, Mgr Chébli, au milieu de son clergé, nous attendait. Quelques fauteuils en satin cramoisi marquaient le centre d'une longue rangée de sièges où les dignitaires maronites prenaient place. La salle s'emplissait de notables. Mais la notion de « notable » est chose éminemment personnelle et discutable. Beaucoup prétendaient à ce titre qui n'y avaient pas droit au gré du personnel chargé de filtrer l'afflux des invités. D'un geste, l'Archevêque calma les excès de zèle pour prendre la parole en arabe. Même sans qu'on en comprît le sens, ce discours faisait impression par son ton mesuré et énergique — nullement déclamatoire, comme on imagine volontiers l'éloquence orientale. Peu de gestes, de simples hochements de tête punctuaient certaines phrases d'un signe énergique. Arrêtant les applaudissements, Mgr Chébli poursuivit en français, et le même homme qui venait de prononcer des mots étrangers, durs et rauques, s'exprimait maintenant dans le français le plus pur, le plus fluide, non seulement avec une parfaite aisance et sans l'ombre d'accent, mais avec un sens subtil des nuances. Quand il eut terminé, en protestant de sa reconnaissance et de son dévouement envers la puissance protectrice et en répétant sa foi en elle, une tumultueuse ovation s'éleva dans la salle, à laquelle, dans un écho, répondirent les cris de la foule massée dehors sous les fenêtres. Et comme il n'est pas de fête sans boire, des plateaux circulaient chargés, au milieu de sucreries, de grands verres de différents sirops aux couleurs vives — rubis, topaze, émeraude.

L'air était radieux et léger, le soleil déjà chaud mais pas encore accablant ; sa lumière dorée égayait toutes choses, tandis que le bleu du ciel rivalisait avec celui de la mer. A l'autre extré-

mité de la Méditerranée, je voyais ma patrie acclamée par une foule aussi bigarrée qu'enthousiaste. La joie de la nature s'associait à celle des hommes. La vie était belle et la France était grande.

* * *

Petit et rablé, l'Archevêque avait une tête ronde et un visage plein. Bien que jeune encore, le fort grisonnement de ses tempes se prolongeait des deux côtés de la barbe encadrant sa figure comme un collier. Ce qui frappait en lui, outre son teint sensiblement plus clair que celui de ses compatriotes, c'était son regard. Ses yeux noirs n'avaient pas l'éclat brillant et souvent dur des yeux d'Orientaux, mais une expression douce et grave. Sa tendance à incliner légèrement la tête l'obligeait à lever les yeux, ce qui augmentait encore le sérieux de ce regard qui plongeait droit dans le vôtre en cillant rarement. Plus tard, j'ai appris que ce visage, au premier abord un peu sévère, s'éclairait dans l'intimité d'un sourire bienveillant et que ce regard était le reflet de la bonté.

Sa vive intelligence et sa vocation religieuse l'avaient fait désigner pour poursuivre ses études à Rome, mais c'est à Paris, au grand Séminaire de Saint-Sulpice qu'il les avait terminées. Avant tout, il était resté un « sulpicien » et la France l'avait marqué de son empreinte. Sans doute était-il orientaliste, aussi savant en arabe qu'en syriaque et en ture ; sans doute parlait-il couramment l'italien, mais c'est le français qui était sa langue naturelle au point qu'on imaginait mal qu'il pût en connaître une autre. Convaincu que la France était à la fois un foyer de civilisation et un pays désintéressé, il lui avait voué un touchant attachement. Il souhaitait de la voir jouer dans sa petite patrie un rôle plus actif encore pour la guider sur la voie de l'indépen-

dance en la libérant de la souveraineté ottomane supportée avec impatience.

Aussi s'efforçait-il de répandre autour de lui la culture dont lui-même était imbu. Non content de contrôler la marche du « Collège de la Sagesse » placé sous sa juridiction, il intervenait personnellement dans l'établissement des programmes, notamment pour y faire une large place à l'enseignement du français. De même, il s'intéressait aux élèves afin de former une élite qui, sous l'influence de l'esprit et des méthodes de l'Occident, dirigerait vers l'émancipation les destinées du pays.

C'est sur ce terrain que se nouèrent nos relations. Sorti de l'université depuis peu d'années en somme, j'étais encore très au courant des questions pratiques touchant l'enseignement. Désireux de faire entendre par ses élèves, de la bouche d'un jeune Français, les conseils qu'il voulait leur donner, il m'invita à présider la distribution de prix de son collège.

Peu à peu la glace se rompit. Il s'ingénia à me faire oublier notre différence d'âge — une dizaine d'années, ce qui me paraissait alors énorme — et, plus encore, la distance qui sépare un archevêque d'un apprenti diplomate. L'amitié qu'il voulait bien me témoigner me fut précieuse. Aussi complaisant qu'érudit, il me renseignait sur cet Orient, tout nouveau pour moi, mais dont le passé lui était familier. En même temps, juge clairvoyant et impartial des événements et des hommes du jour, il était un guide averti dans le dédale d'intrigues où j'avais parfois à chercher mon chemin.

L'été, pendant le long et pénible été syrien, Mgr Chébli s'installait dans le village d'Ain-Saadé perché sur la crête du Liban qui surplombe Beyrouth. Comme la plupart de celles du pays, sa maison était un gros cube de pierre percé de larges

fenêtres que décorait la vigne. Elle s'ouvrait sur une terrasse d'où l'on découvrait, à vol d'oiseau, la côte et la mer. Au cours de la dernière année de mon séjour, il m'invitait souvent à venir passer auprès de lui la fin de la semaine.

La montée était raide pour grimper jusqu'à Ain-Saadé ! Les malheureux chevaux peinaient pour hisser la voiture sur une route aux brusques lacets. A mi-chemin, arrêt obligatoire sous un plantureux caroubier qui abritait un petit café. Armé d'une sorte de grand couteau de bois, le cocher râclait l'écume des chevaux en sueur et, pendant qu'ils soufflaient, il se donnait à lui-même du courage en avalant un bon verre d'eau teintée d'opale par un peu d'arak. Peu à peu, Beyrouth diminuait en paraissant s'enfoncer dans un puits ; le rivage se découpait de plus en plus nettement comme sur un plan en relief, tandis que la mer brillait d'un éclat métallique. La chaleur faisait rapidement trêve, l'air devenait plus sec et l'on percevait bientôt l'odeur des sapins. Après deux heures et demie d'escalade, on arrivait, à 700 mètres, devant la petite maison aussi simple et accueillante que l'Archevêque. Celui-ci m'entraînait aussitôt sur la terrasse. La côte apparaissait à travers le tremblement d'une buée chaude. Cette seule vue et les sensations qu'elle réveillait n'en faisaient que davantage apprécier la fraîcheur de la montagne. Le promontoire sur lequel Beyrouth est construite avançait en large coin enfoncé dans la mer sans que, de si haut, on pût distinguer la masse des maisons. La nuit, au contraire, l'emplacement était marqué par une infinité de petites lumières scintillantes comme une pluie d'étoiles tombée à terre.

Scandée par le chant des cigales, notre conversation abordait les sujets les plus divers. Nous parlions du Liban, de son avenir, de la politique française, qui inspirait quelques soucis à l'Arche-

vêque. Il s'intéressait aux recherches historiques que j'avais entreprises sur les anciennes relations entre la France et le Patriarcat maronite. L'histoire nous conduisit à la littérature que Mgr Chébli connaissait à fond. Les pouces passés dans sa large ceinture violette, la tête dégagée du petit capuchon noir porté par le clergé maronite, il allait et venait, discourant avec verve — jusqu'au moment où il m'accompagnait vers ma chambre, sorte de cellule aux murs blanchis à la chaux, aux fenêtres garnies de rideaux blancs. Pendant ces trop courtes haltes à Ain-Saadé, j'oubliais non seulement l'étuve qu'était Beyrouth, mais toute préoccupation et tout souci. Aujourd'hui encore, elles m'apparaissent comme un reposant bain d'amitié et de fraîcheur.

Pendant plus de trois ans il en fut ainsi. Mon retour en France, vers la fin de 1911, n'interrompit nullement cette intimité. Elle se poursuivit grâce à une active correspondance.

* * *

De sa belle écriture penchée, large et régulière, l'Archevêque de Beyrouth me tenait, malgré mon éloignement, au courant de la vie en Syrie.

Au mot que je lui avais adressé sur la route du retour, dès l'escale de Port Saïd, il répondait aussitôt : « A Paris, vous parlerez de nos affaires, grandes et petites ; il faut qu'on nous appuie énergiquement ». Et il insistait sur une des questions qui lui tenait le plus à cœur : « Ne manquez pas de demander le rétablissement de huit bourses pour l'entretien de séminaristes maronites en France. C'est par là que nous pourrons former des directeurs de collège et des prêtres à même d'occuper les postes importants et la cause française ne fera qu'en bénéficier, comme vous pourrez l'attester. Il faut que ce sujet aboutisse »¹.

1. 30 septembre 1911.

Quelques jours plus tard, le gouvernement français ayant, comme il le faisait de temps à autre, montré ses couleurs dans les eaux syriennes pour rassurer les populations chrétiennes, toujours nerveuses et inquiètes, il m'écrivait : « C'est d'Ain-Saadé, et de fort bon matin, que je vous envoie ce mot... Je tiens à vous dire, afin que vous l'exprimiez au Ministère, l'excellente impression qu'a faite l'arrivée d'un bateau de guerre français. D'un autre côté, elle a modéré l'élan belliqueux des Musulmans et calmé leur surexcitation aveugle ; de l'autre, tout le monde, grands et petits, a profondément ressenti la bienveillante sollicitude de la France. Ce sentiment est universel, soyez-en sûr. Je le constate de tout côté. Mais, avec l'oppression dont nous souffrons, on ne peut pas toujours traduire au dehors la vive et profonde reconnaissance que l'on a au cœur »¹.

Un de ses rêves était de voir les liens unissant sa communauté à la France matérialisés par l'octroi aux Maronites d'une chapelle dans laquelle ils célébreraient leur rite à Paris. Je m'efforçais de seconder ses vues. « Je vous remercie de ce que vous faites, m'assurait-il, nous avons besoin d'un centre pour nous réunir et nous entr'aider. Les jeunes étudiants qui se rendront à Paris trouveront là un foyer très précieux »². Et un peu plus tard : « Je ne voudrais aller à Paris que lorsque je pourrai y prier en syriaque pour la France et mes amis de France »³.

Devançant les événements, il eût voulu nous voir, dès cette époque, assumer le rôle qui sera par la suite dévolu à la France par la Société des Nations quand, en 1922, elle lui attribua le Mandat sur la Syrie. « Un contrôle conservant aux autorités indigènes la charge et l'honneur du gouvernement, mais assurant

1. 10 octobre 1911.

2. 4 janvier 1912.

3. 4 avril 1913.

par une action discrète et ferme, la justice et la sécurité aux populations serait l'idéal pour tout le monde : il aidera à la prospérité du pays et servira les intérêts et l'influence de la Puissance qui en sera investie »¹. Telle était sa conviction et il pressait la France de hâter son action : « Tous ici accepteront le fait accompli et celui qui osera faire le premier pas ne rencontrera aucune opposition de la part des populations syriennes »².

En effet, la situation s'aggravait en Orient, comme ailleurs. « Le gâchis en Turquie devient effroyable » notait-il le 4 janvier 1913. De nouveau, les chrétiens se sentaient menacés et, de nouveau, les bateaux de guerre français venaient leur apporter le réconfort de leur présence. « L'arrivée de l'escadre a produit un grand et salutaire effet, écrivait Mgr Chébli (23 décembre 1913). Nous avons été fiers de vous et de votre marine, aussi fiers et heureux que vous l'auriez été vous-même ». Contrairement à tous les précédents, le Patriarche maronite descendait de sa résidence libanaise pour rendre la visite de l'Amiral. C'était également un fatigant effort physique pour ce vieillard miné par la maladie. En posant la main sur la rambarde du bateau, il perdit sa bague qui, glissant de son doigt amaigri, tomba dans la mer — fâcheux incident pour des esprits superstitieux. Nos marins eurent à cœur de dissiper cette impression, comme me le faisait savoir mon aimable correspondant : « L'Amiral Lacaze vient d'écrire à Mgr le Patriarche pour lui annoncer que les officiers de son escadre lui offraient un anneau à la place de celui qu'il a perdu. Ce geste si délicat, si français, nous a tous profondément émus »³.

Hélas ! si touchant qu'il fût, en effet, ce geste était impuissant à arrêter le cours de plus en plus trouble des événements.

1. 4 avril 1913.

2. 24 décembre 1912.

3. 20 avril 1914.

Avec sa lucidité coutumière, Mgr Chébli, cependant assez mal placé pour suivre les affaires d'Europe, s'en rendait parfaitement compte. Dès le 23 décembre 1913, il faisait allusion à « ces vagues appréhensions qui sont dans l'air et que tout le monde sent plus ou moins ».

En m'envoyant ses vœux pour 1914, il ajoutait : « Je laisse à Dieu d'exaucer nos souhaits et de ne pas permettre que la politique donne à nos espérances le cruel démenti de malheurs inéluctables ».

Telles étaient les réflexions qu'il voulait bien me confier quand il pouvait « verrouiller sa porte au risque de déplaire à plus d'un quémendeur » et « arrêter la cohue des visites ».

De son amitié, il m'assurait sans cesse en termes émouvants. C'est ainsi, qu'évoquant le souvenir de notre première rencontre, il m'écrivait, le 4 avril 1913 : « Mon cher ami, au lendemain de Pâques, au milieu de l'affluence accoutumée autour du représentant de la France, ma pensée est allée à vous très naturellement. Quand on donne une parcelle de son cœur et de ses sympathies, on laisse après soi un parfum de souvenir très tenace. Peu après, m'arrivaient vos aimables souhaits de fête ; ils m'ont fait plaisir par ce qu'ils ravivaient en me prouvant encore des sentiments d'amitié qui n'ont plus besoin de preuves. J'ai prié un prêtre de Jaffa de vous faire expédier une caisse d'oranges, à seule fin d'augmenter votre nostalgie de l'Orient ».

Il formait le projet de venir sans trop tarder à Paris. « Au mois de juillet, il y aura un Congrès Eucharistique à Lourdes, m'écrivait-il. J'irai probablement aussi quelques jours à Rome et je pousserai jusqu'à vous vers la fin de juillet. Je serai si heureux de vous revoir... Ce voyage me reposera des tracasseries continues que j'ai ici et qui m'épuisent très rapidement ».

UN GRAND PRÉLAT ORIENTAL

* * *

Nous ne devions plus jamais nous rencontrer. La tension qui, dès le début de juillet 1914, faisait présager une guerre inévitable l'amena à renoncer à son projet de voyage en Europe. Bientôt, la Turquie entra dans le conflit aux côtés des ennemis de la France. Pour la Syrie, ce fut un temps d'horreur. A bon droit suspecte de tiédeur envers le régime ottoman, la population libanaise fut traquée, persécutée, rançonnée, affamée.

Les amis de la France, en particulier, devinrent des martyrs. Deux frères d'une des plus illustres familles du Liban, les cheiks Khazen, dont les ancêtres avaient été Consuls de France sous Louis XIV, furent pendus. Aux yeux des Turcs, Mgr Chébli eût mérité de l'être. Mais leur rage hésita devant son caractère sacerdotal qui lui fit échapper à ce sort. S'ils respectèrent sa vie, ils lui ravirent du moins la liberté en le déportant loin de son cher Liban, en pleine Asie Mineure, à Adana. Là, atteint au plus profond de son être, affaibli par les privations, déprimé par l'absence de nouvelles, il mourut d'épuisement dans une prison, en mars 1917, gardant intacts sa foi en Dieu et son espoir en la France.

Près d'un an auparavant, le 7 mai 1916, avait été officiellement inaugurée à Paris, rue d'Ulm, la chapelle que le gouvernement français mettait à la disposition du culte maronite. Celui qui avait si impatiemment attendu le jour d'y prier en syriaque pour ses amis n'avait jamais su que son vœu était exaucé.

René RISTELHUEBER
Ministre de France au Canada

La défection des intellectuels

Il est un fait de nature à troubler les âmes simples. C'est que l'irréligion s'introduit d'ordinaire dans les pays catholiques par la tête. Les intellectuels sont les premiers à nous donner le douloureux spectacle de leur défection. Ce qui s'est passé ailleurs se reproduira-t-il ici ? Bien des indices nous le font croire. Nous écrivions, il y a quelques années déjà : « Si le rideau des attitudes conventionnelles, des mots qu'on ne croit qu'à demi tombait d'un coup, si les âmes apparaissaient à nu, nous aurions peut-être bien des surprises. Peu de convictions arrêtées sans doute. Il n'en est guère, ni ici ni ailleurs, qui aient abordé autrement que de loin le problème de notre destinée, le plus formidable qu'un homme puisse se poser. Mais un doute commode qui endort le remords et atténue l'illogisme de certaines existences. On vit comme s'il n'y avait rien, quitte à mourir comme s'il y avait quelque chose ».

M. Paul Dumas, dans un article récent paru ici même, écrivait de son côté : « Dans nos milieux *instruits*, cette foi superficielle s'effrite avec une remarquable facilité. L'on continue d'aller à la messe par diplomatie, par prudence, mais intérieurement l'on ne croit plus ». S'il en est ainsi, il n'est peut-être pas sans intérêt de rechercher ce que vaut cet argument apologétique à rebours.

Dans son volume « *D'une critique catholique* », M. J. Calvet écrivait : « La science théologique est immense, complexe, abstraite, subtile ; elle est certainement la plus vaste de toutes les disciplines connues, celle qui a provoqué la littérature la plus variée et les discussions les plus acharnées et les plus subtiles ». Si nous ajoutons que la théologie ne touche qu'à l'un des nom-

breux aspects du problème religieux, nous comprendrons tout ce qu'il y a de témérité à rejeter par une simple fin de non-recevoir les affirmations convergentes de vingt siècles de science catholique. Ce n'est pas parce que le problème religieux est, à l'inverse des autres, un problème personnel, qu'on ait le droit de le trancher sans examen. Devant certaines attitudes d'esprit aussi prétentieuses que téméraires, on ne peut s'empêcher de songer à ces collégiens frottés d'un peu de physique et de philosophie et discourant avec une présomption qui n'a d'égale que leur candeur sur les théories d'Einstein ou celles de Bergson. Aussi Renan n'avait-il tort qu'à demi quand il affirmait qu'il y a bien peu de gens qui aient le droit de ne pas croire en Dieu.

Un simple exemple mettra en lumière ce que cette affirmation plus ou moins équivoque renferme pourtant de vérité. Laisant à dessein de côté les vérités qui relèvent de la foi, nous l'emprunterons à celles qui relèvent de la raison. Le problème de la survivance de l'âme est le premier qui se pose à un esprit réfléchi. C'est celui dont l'enjeu est le plus considérable et dont la solution importe le plus pour la conduite de la vie. D'ailleurs, celui-là étant résolu par la négative, tous les autres perdent plus ou moins de leur intérêt. Il marque donc d'ordinaire la première étape du doute.

Est-ce un problème à la portée de tous ? Nous allons voir qu'il en est loin. Notons toutefois au préalable que le cas de celui qui accepte cette vérité est bien différent du cas de celui qui la rejette et la nie. On peut raisonnablement adhérer à l'immortalité de l'âme sans entrer dans toutes les discussions que nous allons indiquer. D'abord, pour le croyant, c'est, en plus d'une vérité naturelle, un article de foi et il peut appuyer sa confiance sur la parole de Dieu et sur le magistère de l'Eglise avec tout ce que

cela représente. Il peut en outre s'en tenir à des preuves morales qui, si elles n'ont pas toute la rigueur des preuves philosophiques, n'en sont pas moins suffisantes pour engendrer la conviction. C'est ainsi que beaucoup ont été amenés à croire à un au-delà de la vie uniquement à cause des aspirations naturelles de leur âme. D'autres y sont arrivés en constatant que certains problèmes, comme celui de la souffrance, de la récompense due à la vertu et du châtement dû au pécheur, restaient sans solution si tout finissait ici-bas. Toutes ces preuves réunies en faisceau suffisent à justifier une adhésion.

Il n'en sera plus de même si vous niez et si, en niant, vous risquez votre salut éternel. L'enjeu est trop considérable pour que vous vous contentiez d'impressions ; il vous faudra des certitudes. Or, la seule preuve qui exclut tout doute, toute chance d'errer est une preuve philosophique. Combien sont capables de l'établir ? Combien surtout sont capables de déblayer le terrain qui permettra de l'édifier solidement ? Qu'un médecin n'ait jamais rencontré l'âme au bout de son bistouri, il n'y a pas là de quoi nous surprendre. Personne n'a jamais prétendu que c'était ainsi qu'on arrivait à elle. Qu'un autre ait constaté que la moindre lésion au cerveau suffisait à obnubiler l'intelligence, il n'y a là non plus rien d'étonnant. La dépendance de l'âme vis-à-vis du corps, pour sa vie intellectuelle, est une vérité élémentaire de notre philosophie. C'est par l'analyse de l'acte de l'intelligence qu'on peut établir d'une façon proprement philosophique et, partant, de la seule façon irréfragable, la spiritualité et, par voie de conséquence, l'immortalité de l'âme.

Cette preuve est-elle de nature à engendrer l'évidence ? Oui, si nous partons d'une philosophie réaliste, du genre de celle d'Aristote et de saint Thomas. Non, si nous partons d'une philo-

sophie nominaliste, positiviste, pragmatiste ou subjectiviste. Pour établir une preuve qui défie tout doute, il faudrait donc commencer par faire un choix parmi toutes les philosophies qui ont cours dans les milieux intellectuels. Combien, parmi nos prétendus incrédules, soupçonnent même l'existence d'un tel problème ? Ils peuvent donc juger de haut ces vérités qui les dépassent d'une coudée, ils peuvent en parler à tort et à travers, seuls les incompetents pourront en être quelque peu impressionnés.

Et ceci s'applique aux savants comme aux autres dans ce siècle de spécialisation à outrance. Parce que vous êtes un grand physicien, un grand chimiste, un grand chirurgien, cela ne vous donne aucune compétence dans le domaine philosophique ou religieux. Je supposerai même, étant données la brièveté de la vie et la complexité de ces sciences, que vous n'avez pu acquérir la maîtrise de l'une d'entre elles sans y consacrer à peu près tout votre temps. Vous êtes donc resté plus ou moins vis-à-vis des autres disciplines ce qu'on appelle un profane. Que vaut alors votre témoignage ?

Edison mourant prétendait ne pas croire à l'immortalité de l'âme. Bien des badauds ont dû être impressionnés par cette affirmation que les journaux américains ont montée en épingle. Et pourtant, qu'était Edison ? Un très grand savant qui avait consacré sa vie à la physique et particulièrement à l'électricité. Est-ce que le problème de l'âme et de sa survie est un problème d'éclairage ? Alors, de quel droit transporter dans le domaine philosophique l'autorité qu'il s'était acquise dans le domaine de la physique ?

Quand un incrédule venait au saint curé d'Ars pour lui exposer ses doutes et lui demander son secours, celui-ci lui disait

simplement : « Mon ami, commencez par vous agenouiller ici et confessez-vous ». Et il avait raison. Le doute de nos intellectuels est bien plus un acte de volonté qu'un acte de raison. Par les voyages d'étude, par les relations sociales, par la lecture surtout, ils sont entrés en contact avec une pensée libre de toute attache religieuse. Ce fut un premier ébranlement. Et puis, un jour, pour une raison ou une autre, ils ont dû désertier le confessionnal et la sainte table. La volonté a fléchi et, en fléchissant, a fini par entraîner la raison.

Jean-Jacques Rousseau écrivait : « Tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu et vous n'en douterez jamais ». La première fois que nous sommes tombé sur cette affirmation — il y a de cela bien longtemps — nous avouons franchement que son allure tranchante, absolue nous a quelque peu étonné. Elle nous surprend beaucoup moins aujourd'hui. L'expérience nous a appris que, chez la plupart de ceux qui doutent, le mal est dans le cœur, bien plus que dans l'esprit.

Nous n'en voulons d'autre preuve que l'inanité des raisons sur lesquelles des esprits, par ailleurs très exigeants, appuient leur doute. Jules Lemaître, d'esprit pourtant si fin, voulant, dans une étude sur Louis Veuillot, légitimer son incrédulité donnait comme motif qu'il y avait, dans l'enseignement de l'Eglise, des choses vraiment trop fortes. Et il apportait l'exemple suivant. L'Eglise enseigne qu'au ciel nous serons tous parfaitement heureux, et pourtant elle affirme par ailleurs que nous le serons tous inégalement. Cela lui paraissait inouï. Un enfant qui a appris un peu de catéchisme aurait pu lui répondre qu'un dé à coudre et un réservoir peuvent être tous les deux remplis et pourtant ne pas contenir la même quantité d'eau. Il en est de même de

nos âmes que le bonheur du ciel remplira entièrement, mais dans la proportion où l'amour de Dieu ici-bas les aura creusées.

Ce rôle de la volonté dans l'acte de foi ne doit pas nous étonner. Saint Thomas enseigne, dans sa Somme, que « croire est un acte de l'intelligence, en tant qu'elle est mue par la volonté » (2a 2ae, q. IV, a. 2). Lorsqu'il s'agit de choses que nous ne pouvons ni voir, ni comprendre, comme les mystères de la foi, la volonté doit intervenir pour obtenir de l'intelligence une adhésion que l'évidence ne peut assurer elle-même. Et, comme la volonté est mue par le bien, elle inclinera la raison dans le sens de ses intérêts immédiats. « Quand les hommes, écrit François Mauriac, s'écartent du bien, ils imaginent toujours quelque conception générale du monde qui les excuse. La chair exige de l'esprit cette preuve que le renoncement à sa joie n'est exigé de personne », et l'esprit cherche et finit par trouver cette preuve. Seulement ces preuves, fournies sur commande, ne résistent pas à l'examen. Aussi s'évanouissent-elles, comme neige au soleil, à la première maladie grave.

Un jour, une jeune fille se présenta à un prêtre pour lui demander de l'aider à étudier à fond le problème religieux afin de pouvoir convertir une personne chère tombée dans l'incrédulité. Le prêtre lui fit remarquer que l'étude qu'elle voulait entreprendre était sans proportion avec la préparation qu'elle avait et le temps dont elle pouvait disposer. Il lui conseilla de prier. Il croit encore aujourd'hui que c'était là l'avis le plus sage qu'il pouvait lui donner. La foi — et c'est par là que nous voulons terminer — est, en effet, une grâce, c'est-à-dire un don surnaturel et gratuit de Dieu. Dieu ne la reprend jamais sans raison et lorsqu'on l'a perdue il faut préparer son cœur à la recevoir de nouveau de sa miséricorde. N'entrons donc qu'à bon es-

cient, avec les incrédules, dans des discussions qui s'avèreront la plupart du temps stériles ; prions pour eux. L'aveugle de l'Evangile criait à Jésus : « Seigneur, que je voie ! » Disons, de notre côté : « Seigneur, qu'ils voient ! » Qu'ils retrouvent, avec la foi, la douceur de Votre présence et la splendeur de Votre lumière sur leur vie. L'un de ceux à qui tout cela manquait, Anatole France, n'écrivait-il pas : « Quand on a repoussé les dogmes de la théologie morale, il ne reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire. Il faut vraiment ne penser à rien pour ne pas ressentir cruellement la tragique absurdité de vivre ».

M.-Ceslas FOREST, O. P.

La Providence et nous

Il en va de la Providence comme de la plupart des vérités religieuses fondamentales. D'ordinaire, les hommes, qu'ils soient croyants ou incrédules, ne les considèrent que d'une façon extrêmement sommaire et même simpliste.

Il est courant, par exemple, qu'on envisage surtout la Providence comme une sorte de « Deus ex machina » intervenant dans le monde, de ci de là, arbitrairement, artificiellement, exceptionnellement, une sorte de hasard surnaturel, imprévu, imprévisible, insolite et tout à fait gratuit qui viendrait, du dehors, modifier la marche habituelle des choses de la vie, un peu comme les fées bienfaisantes ou les génies protecteurs des contes d'enfants.

Notez bien qu'il y a dans cette manière d'entendre la Providence une part de vérité et une intuition juste.

Il est certain que la Providence, c'est-à-dire Dieu, agit toujours d'une manière pleinement gratuite, libre, souverainement indépendante. Son bon vouloir providentiel n'est lié que par lui-même... C'est cette indépendance que l'Ecriture a voulu évoquer lorsqu'elle nous a représenté Dieu créant le monde d'un mot : *Ipse dixit et facta sunt*. Il lui suffit d'une parole (c'est si facile et si vite dit une parole) et tout ce que cette parole signifie est réalisé. Ailleurs encore, pour exprimer la même idée, l'Ecriture nous décrit la Sagesse, c'est-à-dire Dieu, jouant et folâtrant parmi les éléments du monde. *Ludens in orbe terrarum*.

Il est certain aussi que le déroulement du plan providentiel n'est presque jamais ce que la sagesse humaine, même la plus avertie, a pu prévoir. L'avenir est toujours un mystère. Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres. L'homme propose et Dieu dispose.

Il est certain encore qu'il arrive à la Providence d'intervenir dans le monde d'une façon tout à fait exceptionnelle, en dehors des lois ordinaires des choses et sans tenir compte de l'action des créatures. C'est le cas des miracles. Ils sont une intervention de Dieu dont les simples lois normales, ordinaires, naturelles des choses ne peuvent absolument pas rendre compte. Il n'est pas rare que dans l'histoire des peuples et dans l'histoire des vies Dieu intervienne de la sorte. Cela fut dans le passé, cela est aujourd'hui encore, cela sera toujours. Et bien qu'il faille se garder d'en discerner à tort, là où il n'y en a pas — car le merveilleux n'est pas nécessairement miracle — ces interventions divines sont même plus fréquentes qu'on ne pense.

Il va sans dire que ces entreprises exceptionnelles de Dieu, sont, à un titre tout particulier, providentielles. Elles ne sont pas, cependant, tant s'en faut, les seules, ni même les principales. La Providence agit encore d'une autre manière, moins superficielle-ment éclatante sans doute, moins visible, moins remarquée, mais non moins merveilleusement efficace. C'est même là sa manière habituelle et normale de conduire infailliblement la marche du monde vers un but de toute éternité fixé.

Tandis que les interventions miraculeuses de Dieu s'accomplissent en marge, voire même à l'encontre de l'ordre normal du monde et en faisant fi de quelque façon de l'action des créatures ; ici, au contraire, la Providence agit d'une façon pleinement et rigoureusement conforme aux lois naturelles et habituelles des choses. Bien plus, elle agit dans et par l'activité ordinaire des créatures, de sorte que c'est ainsi l'action des créatures elle-même qui est providentielle.

Il est normal et habituel, par exemple, qu'une condensation de nuages, dans des circonstances déterminées, produise la pluie,

et à un jour donné, dans une région de l'atmosphère, une condensation de cette sorte s'étant produite, il pleut. *Il pleure dans mon cœur, comme il pleut sur la ville...* quoi de plus naturel ! Or, c'est cela même qui est aussi providentiel. Les païens déjà en avaient eu le pressentiment lorsqu'ils disaient que Jupiter tonne. Et c'est ce dont l'Évangile, avec une précision de langage beaucoup plus exacte, nous avertit, lorsqu'il nous assure par la bouche de Notre-Seigneur que le Père qui est aux cieux fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, comme il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons. Pour s'en étonner, il faudrait n'avoir jamais réfléchi à ce fait que tout ce qui existe en dehors de Dieu est créature, et par conséquent, n'est rien, ne possède rien, ne fait rien que par le Créateur. Qu'une créature, en effet, puisse être quoi que ce soit, avoir quoi que ce soit, faire quoi que ce soit, indépendamment du Créateur, elle cesserait par le fait même d'être une créature... elle cesserait d'exister. Elle n'est rien, elle n'a rien, elle ne fait rien qu'en et par Dieu. Oh ! elle est « elle-même », certes, distincte de Dieu, dans la réalité de son être, et ce qu'elle a est bien à elle, et son action est bien la sienne. Mais elle ne serait pas « elle-même », elle n'aurait pas ce qu'elle a, elle ne ferait pas ce qu'elle fait, si Dieu, Cause première, ne lui donnait d'être ce qu'elle est, d'avoir ce qu'elle a, de faire ce qu'elle fait. *In ipso enim vivimus, movemur et sumus.* C'est en Lui, dit l'Écriture, que nous avons la vie, le mouvement, l'être. On le voit, l'action de Dieu n'est plus alors comme artificielle et extérieure aux choses, mais organique, intime, congénitale.

Alors, tout ce qui est, tout ce qui se fait dans le monde est providentiel. Tout. Sans exception. Dans l'ordre physique et dans l'ordre moral ; dans l'ordre individuel et dans l'ordre social. Le mouvement des sphères et le mouvement des âmes. L'évolution

des peuples mais aussi jusqu'aux moindres incidents des vies, *car pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la permission du Père qui est dans les cieux.*

Tout, jusqu'au hasard, ces rencontres fortuites qui tiennent une telle place et si décisive dans la vie. Le hasard n'est tel que par rapport aux créatures, nullement par rapport à Dieu. Le hasard est un moyen divin de gouverner le monde. « Si le nez de Cléopâtre avait été plus grand, la face de l'univers en eût été changée ». Mais, providentiellement, le nez de Cléopâtre n'a pas été plus grand.

Tout. Et jusqu'au mal lui-même. Car, lui aussi, bien que Dieu ne le veuille pas, ne puisse pas le vouloir, le mal n'est possible que parce qu'au moins Dieu le permet et il entre dans le plan, il trouve sa place dans le dessein providentiel. Sans le péché, le mal par excellence, nous n'aurions pas eu le Christ et quoi de plus providentiel que la survenue du Christ au milieu du déroulement de l'histoire ? *Felix culpa*, heureuse faute qui nous a valu un tel Sauveur.

On comprendra aussi que l'action providentielle ainsi accordée aux lois normales des choses varie selon que varient ces lois elles-mêmes.

Sur le plan physique, c'est le déterminisme qui est la loi des choses. C'est donc alors par mode de déterminisme que s'exerce l'action providentielle. Le déterminisme de la nature : le rythme infrangible des saisons, c'est la Providence qui le règle et le conduit... C'est son amour, chante Dante, qui met en branle le mouvement imperturbable des astres. *L'amor che muove il sole e l'altre stelle...* L'amour qui meut le soleil et toutes les étoiles.

Sur le plan spirituel, c'est, dans une mesure, la liberté qui fait loi. C'est aussi dès lors, par le moyen de la liberté laissée à

son plein jeu que la Providence intervient. Comment s'en étonner ? La liberté aussi n'est-elle pas créée ? Elle n'existe donc que par Dieu, n'agit que par Dieu. Loin d'abolir la liberté, l'intervention divine la suscite et la fonde. C'est en les faisant agir librement que la Providence mène les hommes aussi efficacement et infailliblement que lorsque par les lois d'un déterminisme irrésistible, elle règle la rotation des astres et l'attraction universelle de la matière.

Bref, c'est de quelque manière, en se conformant et en se soumettant aux lois du monde créé que la Providence gouverne ce monde. Et c'est bien un gouvernement que cette soumission, car ces lois du monde créé n'existent et ne jouent que parce qu'elles sont réglées et mues par la Providence elle-même. Cette soumission de Dieu aux choses n'est que la maîtrise qu'Il exerce sur elles.

Ce fait que la Providence intervient habituellement dans et par le jeu normal des choses a pour nous une immense portée pratique. On raconte qu'en Russie, au début de la révolution soviétique, les communistes, pour démontrer expérimentalement l'inanité de la Providence, faisaient parfois devant les paysans l'expérience suivante. Ils ensemençaient, en blasphémant, le champ d'un sans-Dieu convaincu et laissaient en friche celui d'un paysan demeuré croyant. Ils disaient alors au croyant : « Prie ton Dieu et si vraiment, comme tu le penses, sa Providence existe, il ne permettra pas que l'incroyant soit dans l'abondance et toi dans la disette ». Et le blé ne poussait pas dans le champ du croyant, tandis que l'incrédule récoltait une moisson magnifique.

Ce n'est, on le voit, qu'une fausse idée de la Providence que les Soviets étaient ainsi en train de détruire et il se peut qu'à ce titre ils aient servi la religion en rendant désormais impossibles

certaines idées déformées et simplistes. Cette altération de la foi dans la Providence est une assez habituelle tentation des croyants. Certains d'entre eux s'imagineraient volontiers avoir d'autant plus de foi que, priant davantage pour obtenir un résultat, ils négligeraient les moyens normaux de le produire. Gardons-nous de confondre l'illuminisme et la foi.

Ce qui ne veut pas dire, certes, que la prière n'ait pas un rôle et son efficacité providentielle propre. Elle est nécessaire, d'abord, sur le plan surnaturel et religieux où elle correspond rigoureusement à la respiration pour la vie organique. Prier, c'est respirer spirituellement. De même qu'il n'y a pas de vie organique sans respiration, ainsi pas de vie spirituelle sans prière.

Mais aussi sur le plan naturel, la prière est nécessaire. Elle y joue providentiellement son rôle irremplaçable. Cela est même, dans une mesure, expérimentalement visible ; c'est le mérite d'un savant comme le docteur Carrel de l'avoir rigoureusement constaté. Elle devient ainsi parfois une nécessité comme de semer et de récolter, et il peut arriver que de ne pas prier pour la moisson, revienne à ne pas semer. Mais prier sans semer ne remplit pas non plus les greniers de froment. Vous voulez de belles moissons, l'ordre providentiel veut que vous semiez du bon grain, en temps voulu, de la manière voulue, dans un champ bien préparé. Vous voulez la santé, l'ordre providentiel veut que vous vous ménagiez une hygiène convenable. Vous voulez la science, faites des neuvaines pour réussir aux examens sans doute, mais l'ordre providentiel exige d'abord que vous étudiiez. Vous voulez que votre pays envahi triomphe de ses oppresseurs ; l'ordre providentiel veut que vous tiriez l'épée. Attendre qu'un envahisseur quitte un pays par je ne sais quelle opération surnaturelle, sans rien entre-

prendre militairement pour qu'il déguerpisse, en se disant que Dieu y pourvoira et fera un miracle, ce n'est pas de la foi, c'est tenter Dieu. Sainte Jeanne d'Arc, parce que c'était une sainte, n'était pas de cette sorte. Elle comptait sur la prière et elle priait, certes — puissions-nous prier et avoir foi dans la prière autant et aussi bien qu'elle — mais elle savait, dans la santé paysanne et lorraine, dans la santé française et catholique de sa foi, qu'il faut pour que Messire Dieu octroye la victoire que les hommes d'armes combattent. Alors elle leva son étendard et elle prit une épée. « Sus, sus, sus », criait-elle en entraînant les hommes à l'assaut. C'est ainsi que se produisit le miracle. Il est tout entier d'elle et tout entier de Dieu. Il y avait peut-être, dans la France de cette époque, de faux mystiques qui priaient, mais ne faisaient rien que de prôner la soumission à l'ennemi tout-puissant... ou la collaboration avec lui, ce qui revient au même. « Que peut-on faire d'autre ? » disaient-ils. Ce n'est pas eux qui ont sauvé la France ; ce n'est pas à eux que Dieu a octroyé le miracle ; ce n'est pas eux, non plus, qui sont saints.

Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauve pas sans nous. Aide-toi et le ciel t'aidera. « Fais-le et ça se fera » disaient, avant la guerre, nos jocistes de France, et ils priaient aussi. Il faut prier et faire. Ainsi le veut l'ordre providentiel et telle est la soumission que Dieu nous demande. C'est alors seulement qu'on peut compter sur le secours d'En-Haut et regarder l'avenir en face. Mais alors le secours d'En-Haut est assuré et l'avenir est superbe.

J.-V. DUCATTILLON, O. P.

Les scouts de l'air

Le Scoutisme se propose de former des hommes sains et énergiques, disciplinés et généreux. Il les habitue à la vie de plein air, aux grands jeux hardis, aux aventures lointaines et passionnantes, aux disciplines d'équipe, aux gestes précis et souples, aux entreprises exigeantes et rudes, aux tâches difficiles et périlleuses, au service généreux allant jusqu'au don total d'eux-mêmes.

Or, l'aviation, c'est tout cela.

Tous ceux qui vivent sur les terrains, aux essais, sur la ligne, dans les formations, vivent chaque jour une aventure aussi exigeante et aussi pleine d'émotions que la plus belle de nos Routes. La vie de l'air est une vie de plein jeu total et le métier d'aviateur est un des plus beaux métiers d'homme que je connaisse.

Lorsque je vois, le matin, mes compagnons, casqués, bottés, bardés de cuir grimper sur leurs machines magnifiques et partir en plein ciel, je suis persuadé qu'ils sentent comme moi, comme nous sentons tous, nous routiers, l'immense appel de la vie, l'attrait puissant d'un sport difficile. Le corps et l'esprit se donnent tout entiers à cette inconcevable émotion de la vitesse et de l'air solide. L'aventure est splendide par beau temps, périlleuse dans la pluie et l'orage et la machine est telle aujourd'hui qu'elle exige de l'homme l'emploi de toutes ses ressources de santé, de force, de volonté, d'endurance, de courage et aussi de foi, car l'intensité de l'action n'enlève pas à l'homme qui s'y livre le sentiment de sa fragilité et de son impuissance devant l'accident. Il croit à sa possibilité de voler, mais il craint toujours la catastrophe : une vis qui saute, un tuyau qui crève, une commande qui casse et la prodigieuse aventure se termine en tragédie.

Or, ce sport si puissamment humain et si pur, n'est-il pas

fait pour nous, Routiers ? Ses différents visages ne sont-ils pas identiques à ceux de notre Route, et ne sentons-nous pas, inclus dans notre promesse, l'engagement de prendre tout ce qui exige de la vaillance et impose des sacrifices. Tout ce qui est audacieux, large et beau, ne doit-il pas être notre tentation et notre fief ?

Il y a déjà plusieurs années que je suis dans le métier et dans le jeu total. Eh bien ! je sens chaque jour davantage combien l'aviation est faite pour nous et comme elle peut satisfaire pleinement un véritable routier. Mais aussi, je découvre combien elle a besoin de nous. Les affinités sont réciproques. L'esprit sportif, désintéressé que nous représentons est attendu de toutes parts. Les portes s'ouvrent aux jeunes hommes francs et à leurs belles équipes.

C'est donc l'heure pour les scouts de s'intéresser aux choses de l'air. C'est l'heure où l'aviation les accueillera le plus favorablement. Ils n'ont pas le droit de laisser échapper cette occasion, et ils doivent toujours être en tête des beaux départs.

C'est un des devoirs de la Route de préparer l'accès au métier, d'organiser les professions dans lesquelles ses jeunes se fixent et vont passer les trois quarts de leur vie. Le métier, comme la famille d'ailleurs, devient pour les scouts plus âgés une des principales préoccupations.

Après la formation générale, la culture solide et typique que le clan leur a donnée, ils cherchent les conseils nécessaires à l'harmonie de leur foyer et les consignes capables de les rendre toujours plus compétents dans leur métier.

Disciplines de travail et continuité, accrochage sérieux sur les grandes tâches d'hommes, et dynamisme soutenu pour mener à bien les besognes les plus exigeantes, esprit d'équipe et volonté de collaborer loyalement avec tous les humains qui les touchent,

entr'aide fraternelle entre eux, allant jusqu'aux solidarités les plus étroites, sens du service social capable de promouvoir les plus heureux aménagements de la profession, intelligence aiguë du métier, de ses origines, de ses caractères, de ses mœurs, éclairant un esprit d'invention capable de lui donner le style le plus humain et le plus chrétien.

Voilà ce que le Scoutisme devra donner dans quelques années à chaque corps de métier et particulièrement à l'Aviation.

Or, pour cela, il faut commencer, dans des limites précises, le rassemblement de ceux qui sont du même métier. Il faut se dénombrer, retrouver tous les frères scouts et routiers, actifs ou non, mais déjà engagés dans la profession ; trouver dans chaque région, dans chaque ville même, les hommes capables de faire chefs de file et de grouper autour d'eux tous les compagnons s'intéressant aux mêmes tâches et entre lesquels les affinités de routiers se renforceront des affinités du travail ; se charger avec ces compagnons de l'orientation et de l'initiation professionnelle des jeunes, de leur placement ; préparer les relations d'avenir.

Travail magnifique en vérité, où toutes les prémices et les symboles de jeunesse trouvent leur application. Voie royale par laquelle le Scoutisme débouche sur la grand'place où se jouent les jeux d'hommes et où s'offrent aux ardeurs enthousiastes les activités les plus constructives. Issue difficile aussi, mais unique, je crois, qui obligera le scout à prendre sérieusement la besogne de chaque jour, à s'aligner avec les autres hommes et à prouver que la vie de plein air et la loi scout valent bien les autres ambiances et les autres lois et sont, autant qu'elles, capables de soutenir dans les durs efforts qu'exige la splendeur.

Apprendre sérieusement son métier, le pratiquer avec conscience, l'organiser pour qu'il soit humain et beau, établir entre

LES SCOUTS DE L'AIR

tous ceux qui le pratiquent les relations les plus courtoises et les plus cordiales, avoir dans sa profession la meilleure efficacité afin de mieux servir, voilà ce que se proposent dans l'aviation les Scouts de l'Air.

Les plus beaux espoirs nous sont permis. Nous devons croire à la possibilité de donner par le Scoutisme un sens véritable aux plus belles créations mécaniques actuelles et leur conférer une valeur d'hommage. La montagne, la mer, les plantes, le ciel, sont de magnifiques témoins muets auxquels l'homme croyant vient donner une voix. L'avion aussi doit avoir son sens dans une création rachetée. L'homme est l'esclave de son œuvre, nous dit le docteur Carrel. Mais il s'en faut de peu que cette œuvre, toute confuse et décevante, devienne intelligible et atteigne comme toutes les autres créatures à la valeur d'un hommage splendide.

* * *

Je ne décolle jamais sans chanter le *Magnificat* et je suis persuadé que la disponibilité qu'exige le sport de l'air, les disciplines, le courage et la foi qu'il suppose, les splendeurs qu'il permet d'admirer sont autant d'éléments qui mettent les hommes dans un magnifique état d'abandon à la Providence et d'amour du Créateur. Toute cette discipline donne aux routiers la confiance des Fils pour lesquels la vie et la mort comptent moins que l'amour du Père qu'ils veulent invinciblement servir et remercier.

Vous voyez, Frères Routiers, quelle magnifique Route nous pouvons vivre, quelle Route terrible aussi ! Depuis que je suis pilote j'ai déjà relevé plus de vingt compagnons brisés ; je sais donc bien avec quelle humilité et prudence nous devons nous engager sur cette voie. Mais je suis avec vous de toutes mes forces.

Gaston LAVOISIER

Figures de Péguy

Il y a plusieurs Péguy. Rien d'étonnant que chacun s'en réclame, que chaque clan veuille l'annexer. Cet homme extraordinaire, à la fois intimement mêlé à la vie contemporaine et planant très haut au-dessus de son siècle, ne se réduit pas à une catégorie, il déborde les cadres, il les brise au besoin, pour respecter, dans la plénitude de sa liberté, une fidélité profonde envers soi-même. Il ne s'assimile pas, il ne compose pas, il ne se prête pas : il se donne, avec une ardeur passionnée, certes, mais aussi avec d'imprévisibles possibilités de reprises. Péguy a reçu la vocation de la solitude ; solitude douloureuse qui le mènera certains jours à la frontière du désespoir et de l'abandon, solitude allègre quand il s'enfonce, de son pas régulier d'infatigable marcheur, sur les routes qui mènent au moyen âge et à Chartres.

Péguy croit. L'objet de sa foi changera, les déceptions et les souffrances l'y aideront, mais Péguy croit. De toute la robustesse de son ascendance paysanne. Il ignore le dilettantisme, le jeu des images et des idées, l'incertitude des esthètes et des penseurs décadents. *J'ai toujours tout pris au sérieux*, confesse-t-il dans *l'Argent*. Fils du faubourg Bourgogne,

*Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
Dans le recourbement de notre blonde Loire,*

il a gravi d'un pas ferme les degrés de la culture, il n'a pas musardé en route. Pour lui, la connaissance n'est pas un vain divertissement, mais une raison de vivre et d'agir. Ses enthousiasmes intellectuels ne sont pas nuancés, mais sont tenaces : Sophocle, Joinville, Corneille, Hugo, Bergson. Il reconnaîtra,

FIGURES DE PÉGUY

un temps, le magistère de Renan et de Taine, il subira, à la fin de sa vie, l'emprise de Verlaine et de Claudel, mais c'est aux découvertes enchantées de sa jeunesse studieuse qu'il devra l'ébranlement durable, le signe dont il demeurera marqué.

Son fils Marcel écrira avec raison : « Moins qu'aucun auteur, moins qu'aucun homme même que je connaisse, mon père peut être exprimé par une formule unique. Il n'a pas apporté un seul témoignage, mais plutôt un faisceau de témoignages... » Retenons-en quelques-uns.

* * *

Péguy avait l'âme d'un justicier. Dans l'Evangile, j'aime à penser qu'il goûtait de façon particulière le geste offensé du Christ chassant les vendeurs du temple. Il rêva de reprendre la tradition dans la cité. Sans posséder les dons ou les déviations de caractère qui font le politicien, il voulut agir sur la matière humaine, la pétrir à l'image de ses ambitions illimitées. C'était à l'inégalité, à la misère, à la souffrance injustes, à la tricherie des états temporels, à l'impuissance de la multitude à émerger de son gouffre, à la médiocrité spirituelle de la bourgeoisie prudente et fermée, c'était à tout cela que s'en prenait Péguy. L'injustice l'atteignait directement, dans sa chair même.

L'affaire Dreyfus détermina ses positions. On a peine à s'imaginer, à une quarantaine d'années d'intervalle, la secousse que provoqua dans les consciences françaises la révélation de ce scandale judiciaire. L'individu en cause n'a qu'une valeur de symbole. En lui, c'est la justice qui est atteinte, c'est aussi la race-témoin pour laquelle Péguy éprouvera toujours une vive sympathie et même une exaltation mystique. Le droit est violé,

les assises du juste sont ébranlées. Il faut une réparation adéquate, dussent l'armée en souffrir dans son prestige et la nation dans son honneur. Péguy est prêt à renverser le monde pourvu que triomphe la reconnaissance éclatante de la justice. Il est là tout entier, dans son fanatisme admirable et passionné. Il ignore les demi-mesures, les tergiversations, les attermoissements, les compromis équivoques et subtils où les deux parties se concèdent quelques avantages discutables après avoir profané la noblesse de leur cause. Il va droit à l'essentiel, ce paladin des âges de foi, il s'installe au cœur de la question, il ne tolère aucun fléchissement ni biaisement. Dans le monde moderne, Péguy est également un reproche et un défi.

Devant lui s'ouvre la voie du socialisme. Péguy s'y engage. Il ne croit pas beaucoup aux dogmes arbitraires et figés des sorbonnards de la révolution sociale. Il ne sera jamais un fonctionnaire zélé de l'anarchie. Sa *Cité harmonieuse*, il la conçoit sur un autre plan que ne l'entrevoient Jules Guesde ou Jaurès. Le plus récent biographe de Péguy, Roger Secrétain, explique que son socialisme « n'est pas une chaleur de comité électoral, après les discours et le punch. C'est la connaissance intuitive, l'espérance mystique de la souffrance ». Il veut corriger le mal de notre société, il souhaite s'enfoncer dans la forêt des torts à redresser pour en faire un jardin où luira la lumière enivrante de l'équilibre et de la paix reconquise. Les canons marxistes ne l'embarrassent guère ; au demeurant, les connaît-il ? Il lutte avec acharnement contre *l'innombrable neutralité des tièdes*. Au fond, se fait-il illusion ? Je soupçonne fort ce bonhomme solidement dressé sur ses jambes d'ouvrier manuel qui a passé par les écoles, de ne pas oublier les servitudes du réel et d'entrevoir clairement les inévitables limites qu'il pose aux désirs humains.

FIGURES DE PÉGUY

Assoiffé d'un ordre qui soit justice et fidélité aux traditions du labeur, Péguy se fût mal accommodé d'un monde où ses ambitions se fussent pleinement accomplies. La lutte était son climat naturel ; sans elle, il se fût senti démuni, diminué, il eût perdu une raison de vivre. Non pas qu'il manquât de sincérité ou d'esprit de suite, mais il était impuissant à défendre une doctrine dont il n'éprouvât pas constamment, au plus profond de son être, l'aiguillon mystique, la flamme généreuse.

J'ai pensé à tous les affamés qui ne mangent pas, fait-il dire à sa Jeanne d'Arc. Je leur ai donné mon pain : la belle avance ! Ils auront faim ce soir ; ils auront faim demain. Méconnaît-il les ressources infinies de la charité ? Je ne le pense pas. Je crois au contraire qu'il s'attaque à l'état social qui exige sans cesse l'offrande de la charité, qui la suppose comme un corollaire essentiel. Il voudrait détruire cette liaison de notre société avec la misère, briser ce pacte immoral. *Une cité n'est pas fondée tant qu'elle admet une misère individuelle, quand même l'individu intéressé y consentirait.* Il ne peut admettre qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous...

Quand des gens « pratiques » comme Lucien Herr, Léon Blum, Mario Roques, Hubert Bourgin, l'écartent du parti comme un obstacle gênant, Péguy se sent libéré. Rue de la Sorbonne, il ne sera plus l'interprète d'un groupement politique, mais la voix de sa génération.

* * *

Les docteurs et les professeurs discuteront longtemps pour savoir si Péguy était ou non catholique. Qu'il n'ait jamais pratiqué, qu'il se soit toujours abstenu d'une observance paroissiale, qu'il ait toujours été violemment anticlérical, aucun doute possible. Ses œuvres et les témoignages de ses contemporains nous

éclairaient là-dessus. De là à déclarer hautement qu'il ne retrouva jamais la foi acquise au catéchisme de Saint-Aignan, il y a un abîme. Voudrais-je le soutenir, que d'innombrables textes fulgurants me reviendraient en mémoire, que j'entendrais les prières confiantes qu'adressait à la Vierge ce grand enfant insoumis. Catholique, il l'est jusqu'aux fibres les plus intimes de son être, il s'est même, en un siècle oublieux, créé un climat catholique, le seul où il puisse s'épanouir. Après de multiples avatars, après des déchirements d'ordre familial et métaphysique qui ont été la proie des commentateurs, Péguy a éprouvé, comme une présence jamais abolie, qu'il conservait toujours

Une fidélité plus forte que la mort.

Sa confiance bouleversante à son ami Lotte : *Je ne t'ai pas tout dit... j'ai retrouvé la foi... Je suis catholique* ; l'évocation de son passé militant : *Dans notre socialisme, il y avait infiniment plus de christianisme que dans toute la Madeleine ensemble avec Saint-Pierre de Chaillot et Saint-Philippe du Roule et Saint-Honoré d'Eylau* ; son pèlerinage à Chartres, à la Vierge de Beauce, à cette *misérable femme, une pauvre Juive de Judée* en qui s'est incarné le Fils de Dieu, tous ces élans et ces attendrissements et ces joies et ces chagrins, tout révèle le catholicisme de Péguy. Il vécut, même pendant les années où il se croyait, où on le croyait le plus éloigné de la foi, au centre même de la révélation. Sa pratique religieuse ne regarde que sa conscience ; c'est un secret qu'il n'appartient à personne de violer. Sans doute lui aura-t-il été beaucoup pardonné

Pour avoir tant aimé la terre périssable,

cette patrie charnelle qui sortait tous les jours, sous ses yeux extasiés, des mains du Créateur.

FIGURES DE PÉGUY

A l'aube de notre siècle, Péguy a été un héraut de Dieu. Il a jeté le ferment et la pâte a commencé déjà de lever. S'il ne s'est pas astreint à une règle, il a enseigné la richesse de la liberté, la plénitude de l'affranchissement. Nos consciences timorées de bourgeois confortables, il les a secouées rudement, il a suscité *dans cette garce de société moderne* l'inquiétude. Il ne s'est pas habitué à un conformisme de tout repos, il a voulu vivre, dans une époque aux horizons bornés par le rationalisme, comme un chevalier des âges de foi et de générosité. S'il a méconnu l'habileté ou la souplesse ou l'élégance, il a atteint la grandeur.

Convenait-il qu'il pût vieillir sagement, confit dans l'indulgence souriante et désabusée des gérantes ? Péguy est mort jeune, debout, *dans une juste guerre*, selon son vœu. Dès les pages de *Notre Patrie*, il ne faisait aucun doute que son internationalisme n'avait pas effacé son attachement à la patrie, surtout à la patrie blessée. Lui qui, sous la conduite de Joinville, accompagnait saint Louis chez les infidèles, il partit, l'arme au poing et l'âme légère, vers son devoir et son destin. Il avait déjà entrevu ce trépas, il en était envieux. C'est dans *Eve* qu'il célébrait la gloire des morts héroïques :

*Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.*

Comme le bon ouvrier qui, son règne achevé, se couche pour ne plus se relever, Péguy avait livré son message. Il ponctuait de sa vie même la dernière phrase de son œuvre.

Roger DUHAMEL

30 juillet 1941

Directives pratiques

NOTES DE THÉOLOGIE PASTORALE

La mobilisation et les bonnes mœurs.

Les principaux membres et dirigeants de l'« Association de l'aide à l'enfance » (Children's aid Association) pour la ville d'Ottawa ont tenu, au cours du mois de mai, une conférence dans le but de promouvoir les intérêts de la société et d'intensifier ses œuvres de bienfaisance. Les résolutions se sont étendues jusqu'aux moyens de protéger la jeune fille contre les nouveaux dangers qui la menacent du fait de l'entraînement militaire des jeunes gens. On s'est entendu à l'unanimité pour engager la police municipale à ne pas tolérer, dans les endroits publics de la ville, les jeunes flâneurs des deux sexes après une heure déterminée dans la veillée.

Au sujet du danger que la mobilisation fait courir aux bonnes mœurs, on a exprimé bien des demi-vérités dont l'ensemble aurait pour résultat de confirmer auprès du public le préjugé que les camps militaires sont par eux-mêmes des écoles d'immoralité et un danger pour les mœurs publiques. Je me demande ce que devient alors l'opinion de plusieurs évêques et plusieurs saints personnages qui ont osé comparer le rôle du soldat à celui du prêtre. Si les camps militaires sont en eux-mêmes des écoles d'immoralité, il faudrait donc supprimer le moyen normal que possède un pays pour protéger et défendre sa liberté. Assez de ce préjugé. Le degré de moralité des camps militaires tient au degré de moralité de l'ensemble de la société et ne fait que le découvrir à l'attention. Disons d'une façon générale que si les parents gardaient leurs filles comme les pasteurs et les missionnaires le leur demandent du haut de la chaire, les mœurs de nos militaires pourraient se tenir à un meilleur niveau.

Admettons toutefois comme une circonstance inévitable que les camps constituent un péril particulier et faisons la part des

DIRECTIVES PRATIQUES

responsabilités. Le dévergondage tient principalement à trois causes quasi étrangères à l'entraînement militaire : *a)* la misère de certains foyers ; *b)* l'ignorance des jeunes filles ; *c)* la négligence des parents.

a) La misère des foyers. — La pauvreté extrême est mauvaise conseillère et fait souvent accueil au vice pour soulager sa misère. La jeune fille qui ne travaille pas et dont les parents sont trop pauvres pour lui permettre un standard de vie convenable, envie le sort et les avantages de compagnes plus fortunées. Elle ne se résigne pas facilement à porter des vêtements démodés et à se priver de toute distraction. Et l'avenir, loin de la rassurer, ne fait qu'augmenter ses craintes et stimuler ses désirs. Elle ne peut considérer d'un œil indifférent une source facile de revenus. Elle sait qu'il y a là, avec un semblant d'amour auquel elle n'est pas du tout indifférente, un moyen de sortir de son obscurité et de faire briller, elle aussi, des avantages que peut rehausser une toilette convenable. Il ne s'agit pas précisément pour elle de prostitution ; elle se défendrait d'accepter ce métier. Elle veut simplement exercer son droit aux mêmes avantages que ses compagnes.

Et quand il s'agit d'une mère de famille dans la misère, les barrières sont encore plus fragiles. Il y a parfois des enfants à loger, à vêtir et à nourrir. Faudra-t-il les voir souffrir ? Et que fait la société ? Si je mérite d'être condamnée, se dit la mère, quelle condamnation doivent porter la société et la richesse égoïste qui possède les moyens de dissimuler ses débordements ? N'accusons pas tout de suite les camps militaires ; le soldat est peut-être de soi plus libre de conduite, mais sans la misère de certains foyers, bien des occasions lui seraient enlevées.

b) L'ignorance des jeunes filles. — Il y a en deuxième lieu l'ignorance injustifiable d'un grand nombre de jeunes filles. Le public remarque que les jeunes filles « qui tournent autour des camps militaires », pour me servir de l'expression commune, ou s'attroupent dans les parcs sont pour la plupart, en deçà de la

vingtième année. A cet âge, toutes les surprises sont possibles, sans un avertissement grave et sérieux des parents. Beaucoup de ces adolescentes sont entraînées au mal sans trop s'en rendre compte. L'amère surprise et l'inconsolable peine que leur causent leurs chutes en sont la preuve. Qu'une pudeur mal placée n'empêche pas la mère d'instruire sa petite fille des nombreux dangers qu'elle court même à son insu. Que l'enfant sache bien qu'elle ne peut prévoir à quel moment elle perdra la tête et que le seul moyen de prévenir toute misère est de ne se lier à aucun inconnu, ou encore, comme l'enseigne tout bonnement la morale chrétienne, d'éviter de se trouver seule à seul avec le soldat qui lui fait la cour.

c) *La négligence des parents.* — Nos militaires sont des hommes honnêtes au sens où l'entendait Joseph de Maistre, c'est-à-dire : « quelque chose d'affreux ». A tort ou à raison, toutes les autres classes de la société leur font cette réputation. Mais alors, d'où vient qu'on laisse tant de petites filles les poursuivre et parfois les accompagner d'un camp à l'autre ? Est-ce aux officiers à surveiller les militaires en congé ou aux parents à surveiller leurs enfants ? Je pose simplement la question pour faire voir à quel illogisme on aboutit en insistant sans cesse sur des demi-vérités. Au lieu de condamner le service militaire qui n'est condamné ni par l'Écriture, ni par l'Église, ni par la nature et qui, de ce fait, ne peut être de soi une école d'immoralité, qu'on s'applique donc à garder ses filles à la maison, ce qui est un devoir de droit naturel pour tous les parents à quelque confession religieuse qu'ils appartiennent.

Le degré de moralité des camps militaires tient au degré de moralité de l'ensemble de la société. Dans une société saine, le soldat ne sera pas si à craindre. Que tous les éléments de la société s'appliquent à tonifier leur milieu respectif et la moralité de nos soldats se maintiendra à un niveau tout à fait convenable.

A. SAINT-PIERRE, O. P.

Le Sens des Faits

Projections.

Un Dieu à l'affût La vie fiévreuse d'aujourd'hui, avec le renfort de la mode, détermine l'exode à la campagne, aux bois, aux plages maritimes. Telle paroisse de ville s'en trouve, durant la saison chaude, à demi dépeuplée. Du point de vue sanitaire, c'est un mouvement qui s'impose et dont le résultat devient palpable, en particulier chez l'enfance et la jeunesse étudiante.

Notre Mère l'Eglise, qui s'adapte à la marche des armées en campagne et pourvoit de façon scientifique aux besoins spirituels des combattants, s'intéresse à plus forte raison au service religieux des villégiatures. Ce ministère du dehors prend à ses yeux une réelle importance, et davantage depuis la restauration de l'Action catholique. De même que les régiments scouts et les colonies de vacances ont leurs aumôniers, une desserte estivale est généralement accordée aux villégiaturistes qui ne trouvent pas d'accès facile aux temples réguliers.

C'est ainsi que le 17 août, en la solennité de l'Assomption, je prenais part à une messe en plein air, célébrée dans un rustique décor, devant une chapelle en construction surplombant le plus beau lac de la région. Chaque personne libre était présente. De même le soir, à la parade nautique organisée selon la coutume en l'honneur de la Vierge. Vrai spectacle vénitien sous les étoiles. Au signal convenu, à la cadence des rames, s'avance une flottille de chaloupes avec mâts et arcs illuminés, et dont les occupants, porteurs de flambeaux multicolores, chantent des ave et des cantiques. Au fond de la dernière embarcation une statue de la Vierge apparaît, légèrement penchée en arrière. Des touffes d'hydrangers lui forment comme un lit de parade. Et l'escadre pacifique, longeant les îles, semble monter à l'assaut des chalets « à capuchons et paupières rouges ». Comment croire à la guerre en présence d'un spectacle aussi reposant ! Du moins l'hommage de tant de cœurs unis s'élève-t-il en manière de protestation contre les crimes fratricides de l'humanité.

Quand l'Eglise se fait ainsi toute à tous, c'est pour répondre aux avances d'un Dieu qui pourchasse les âmes sans leur laisser aucune échappatoire. « Si à l'aube je déploie mes ailes pour m'enfuir vers les mers lointaines, ta main conductrice ne me lâchera pas » (Ps. CXXXVIII). J'aurai beau multiplier la distance et poser mille écrans, comment fuir ta pensée et me dérober à ta face, *qui ibo a spiritu tuo, et qui a facite tua fugiam* ? Il s'agit pour les amants de la belle nature, pour les amateurs de chasse et de pêche, de reconnaître cette Présence divine au fond des solitudes en s'imposant les prévoyances et les austérités requises pour aller à sa rencontre. Les grands canaux de la grâce, la Parole et le Sacrement leur sont partout offerts, à eux d'en profiter.

Quant aux prêtres et religieux chargés de ce ministère du plein air, loin des asiles où s'abritent en temps normal leur piété et leur vertu, quel effort de surnaturelle adaptation s'impose à leur activité. Pourvoir aux exigences du culte, préparer sermons et discours, puis manier la pelle et la hache, ouvrir des routes, dresser des tentes, veiller aux approvisionnements, et surveiller à toute heure le groupe à eux confié, autant de besognes disparates qui exigent une vigueur physique et une force d'âme peu communes. Ne sont-ils pas exposés aussi à confondre l'accidentel et le permanent, en concédant, même en théorie, la priorité à des œuvres saisonnières sur les institutions, les activités et les usages formant la base de l'apostolat chrétien ? Par ailleurs, s'ils prétendent d'un vouloir sincère mener leurs équipes vers Dieu, ce ne sont pas les occasions qui leur manquent, ni la grâce qui fera défaut. Une Providence spéciale les accompagne. Ce « Dieu à l'affût » dont parle Mauriac, ne se lasse pas de tendre à une jeunesse dispersée, et parfois en déroute, les pièges de son amour.

On dansera Rien à dire au sujet des péripéties de la guerre. Les prophètes jouent de malheur depuis plusieurs années. Mais quelles que soient les calamités de la saison prochaine : hécatombes sur terre, sur mer ou dans les airs, dispersions, persécutions, famine, je puis garantir une chose : à Montréal et ailleurs, on dansera. Ce n'est pas à cause de ces contingences devenues banales que tel corps professionnel, tel club masculin, telle association féminine, renoncera à une coutume déjà ancienne ; que

LE SENS DES FAITS

telle maman refusera de produire sa débutante devant le grand public ; que telle jeune fille se privera de l'ivresse de voir sa photo dans le journal, comme principale organisatrice du prochain bal des disciples de Thémis, d'Esculape ou simplement de Terpsichore. On dansera. La menace plane sans cesse des levées de volontaires, des rationnements, des souscriptions et des taxes : c'est égal, on dansera, on banquettera, on boira à table et dans les chambres d'hôtel, ce dernier attrait l'emportant même sur le plaisir de la danse. Après tout, le motif de charité figure parfois à l'annonce. Comme si le soulagement du pauvre était en liaison nécessaire avec d'aussi louches moyens. Comme si les parties de cartes et les concerts n'y pouvaient subvenir de façon combien plus morale. La guerre n'ayant supprimé jusqu'à date aucun désordre, on dansera sur ce volcan. On dansera comme on dansait sur le « Titanic ».

CRITICUS

10 septembre 1941

L'Esprit des Livres

Jacques MARITAIN — « Le Crépuscule de la Civilisation ». 1 vol. in-16 de 96 pages. Montréal, Editions de l'Arbre, 1941.

M. Maritain publie, sous ce sombre titre, une conférence qu'il a prononcée à Paris, en février 1939, sur la crise de la civilisation moderne. La guerre n'était donc pas encore commencée lorsque ces pages furent écrites. Telles quelles cependant, elles sont parmi les plus profondes et les plus salutaires que l'on puisse lire sur ce sujet. Elles participent à la pérennité des visions philosophiques et sont peut-être les plus belles que Maritain ait écrites.

En philosophe que des explications superficielles ne sauraient satisfaire, M. Maritain recherche la cause profonde des troubles que subit actuellement la civilisation. Il la trouve dans la vision anthropocentrique du monde, qui, depuis l'avènement des temps modernes, a dominé de plus en plus l'humanité. « Au lieu d'une nature humaine ouverte et d'une raison humaine ouverte, qui sont la nature et la raison réelles, on a prétendu poser dans l'existence une nature et une raison isolées en soi et fermées sur soi... » Le péché capital de l'homme moderne a été de se prendre pour un absolu, alors qu'*en réalité*, il n'est qu'un relatif. Autrement dit, l'homme est créature, et, au surplus, créature blessée. Telle est la réalité. Or, pour trouver son équilibre, une société, comme tout être, doit accepter le réel et s'y adapter. L'idéalisme est au fond de toutes les ruines et de toutes les calamités. Malheureusement, notre époque a été dominée par un idéalisme, spéculatif et pratique, qui n'a pas voulu reconnaître la contingence de l'homme ni accepter qu'il eût besoin d'être racheté. Contre cet idéalisme, la réalité devait fatalement prendre sa revanche. *En fait*, « l'homme n'a le choix qu'entre deux chemins : le chemin du calvaire ou la route de la boucherie ». Et comme, avec une diabolique persévérance, il n'a cessé, en ces derniers siècles, de renoncer à la première, c'est dans la seconde qu'il se trouve engagé. Les gouvernements totalitaires, fruits naturels, directs ou indirects, de cet humanisme illusoire conduisent la marche. Nous sommes menacés de retomber dans la barbarie. Notre civilisation est à son crépuscule.

Le crépuscule, c'est le moment du jour qui précède immédiatement la nuit. Faudra-t-il donc que la civilisation traverse une nouvelle nuit, comparable à celle qui suivit l'écroulement du monde antique, et qu'entrevoyait saint Augustin mourant ? Oui, si l'humanité impénitente persévère dans sa fausse vision du monde. Non, si les peuples qui ont gardé leur liberté ont assez d'intelligence et de courage pour accepter l'humanisme de l'Incarnation — le seul vrai — et pour l'introduire dans leur vie, individuelle, sociale, politique. Le salut ne peut se trouver que dans l'avènement d'une vision du monde théocentrique qui saura reconnaître, à tous

les étages de la société, les droits inaliénables de Dieu et de la personne humaine.

Tout homme qui réfléchit devra, s'il est sincère, reconnaître l'exactitude de ces pensées et prendre la résolution de faire entrer dans sa vie les réformes qu'elles imposent. On fera peut-être des réserves sur cette démocratie chrétienne, en laquelle M. Maritain voit, pour notre temps, le régime politique idéal. Mais si, ne se laissant pas arrêter par ce mot passablement compromis, on comprend bien ce qu'il entend par là, il sera difficile de ne pas être de son avis. Quant à cet humanisme systématiquement fermé à tout ce qui n'est pas réductible à la raison, il est trop évident qu'il a dominé le monde, durant les deux derniers siècles. Il l'a dominé dans la vie pratique : en politique, en sociologie, en économie, nous avons vécu et vivons encore sur un divorce ruineux entre les choses du monde et les choses de Dieu. Il l'a dominé dans l'ordre de la pensée : la « philosophie des lumières », le positivisme de Comte, le rationalisme de Renan, etc... voilà ce qui a dirigé le monde de l'esprit, en ces derniers siècles. Vers 1880, écrit Claudel, « tout ce qui avait un nom dans l'art, dans la science et dans la littérature, était irréligieux. Tous les (soi-disant) grands hommes de ce siècle finissant s'étaient distingués par leur hostilité à l'Eglise ». C'était l'époque où l'on se donnait pour mission « d'éteindre dans le ciel des étoiles qui ne se rallumeraient pas ». Insensés ! Nous avons nié le mystère. Or voici que maintenant, il est en nous ; il est dans cette humanité en délire, bête déchaînée que nous ne pouvons plus contrôler.

« Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ». La paix ! tous, nous l'appelons à grands cris. Non pas une paix quelconque, mais la véritable paix, celle qui se définit : la tranquillité dans l'ordre et la justice. C'est pour l'obtenir que nous sommes actuellement engagés dans une lutte surhumaine qui doit revêtir à nos yeux, si nous avons encore de l'intelligence et du cœur, un caractère en quelque sorte sacré. Mais, nous n'aurons vraiment remporté la victoire que lorsque nous nous serons agenouillés pour reconnaître notre contingence et accepté notre rédemption.

Gérard Paré, O. P.

Roger SECRÉTAIN — « Péguy, soldat de la liberté ». 1 vol. in-12 de 368 pages. Montréal, Editions Bernard Valiquette, 1941.

Originaire d'Orléans, M. Roger Secrétain reçut, en entrant dans la classe de Troisième au lycée de sa ville natale, la place occupée jadis par l'élève Charles Péguy. Cette circonstance détermina, chez l'adolescent, une vive et sympathique curiosité à l'égard de l'existence et de l'œuvre de l'écrivain tombé au champ d'honneur peu d'années auparavant. Avec le progrès de l'âge et de sa formation intellectuelle, l'ardent et déjà combatif partisan de Péguy sut rassembler tout un trésor de fiches, sans compter une ample moisson de témoignages oraux. Il fut reçu aussi, et plus d'une fois, par la mère du poète, décédée à Orléans même, au mois de janvier 1933. Aujourd'hui, M. Secrétain essaie d'entasser en plus ou moins bon

ordre, dans un épais volume et dans un volume épais, sa vaste documentation insuffisamment digérée. Il tente de faire flamber son enthousiasme à travers tout cet amas.

On lui fera sans doute plus d'une remarque. Pour aujourd'hui, je tiens à relever deux points seulement. a) La méthodologie n'affleure pas dans la composition du présent ouvrage. Il nous faut nous abandonner les yeux fermés à la supposée compétence scientifique de l'auteur dans sa supposée connaissance exhaustive de Péguy, homme et œuvre. En temps et lieu, en chaque temps et en chaque lieu, M. Secrétain devrait indiquer la référence précise, minutieuse, détaillée. b) Jusqu'à la page 343 inclusivement, je me contenterais de sourire sans appuyer sur l'un peu trop d'ingéniosité dans plusieurs hypothèses de l'auteur sur le caractère de son héros. Mais le dernier chapitre, intitulé : *L'hérétique*, appelle de beaucoup plus graves et importantes réserves au point de vue critique. Ces vingt pages finales (344-364) tendent à fixer de façon nette l'attitude de Charles Péguy vis-à-vis du catholicisme. La réponse se trouve d'ores et déjà contenue dans le titre. Péguy serait un *hérétique*. A l'appui de ce titre-conclusion, M. Secrétain cite les invectives bien connues contre les richards et les capitalistes, jouisseurs ou paresseux ou les deux à la fois, lesquels, avec les *bourgeois cyniques*, formaient, au temps de Péguy, l'élément sinon principal, du moins le plus en vue des ouailles du catholicisme au sein du peuple français. Il résume ensuite les doléances de son héros contre certains membres du clergé d'alors. « Les » prêtres flattent les *bourgeois* pour en obtenir de l'argent, et ils s'efforcent de façon plus ou moins camouflée à maintenir les privilèges de cette caste sociale. Reproche plus grave encore : « les » prêtres accordent peu ou prou d'importance à la prière filiale montant du fond de l'âme vers Dieu, à l'effort d'union intime et profonde avec le Créateur. Ils mettent tout l'accent sur la réception des sacrements, ces panacées dont ils sont les dispensateurs exclusifs et les maîtres absolus. L'enfer, dans son principe comme dans sa modalité, est inadmissible. Enfin le costume des prêtres est sombre et « affreux ». (Que Péguy n'a-t-il eu l'occasion de fréquenter les Frères Prêcheurs !) Je m'arrête, car M. Secrétain nous a conduits ainsi jusqu'aux plus menus des *obices minores* que le grand écrivain a pu rencontrer et signaler une fois en passant. Il ne faut pas tout de même faire à Péguy la honte de le rapprocher du primaire Béranger resté célèbre par sa sottise hantise de *l'homme noir*.

Si Charles Péguy fut réellement empêché par de telles raisons d'adhérer au catholicisme total et, à cause d'elles, se forgea un christianisme de sa confection, un historien, bien informé des divers points formant litige, pourrait à tout le moins se poser cette question : Comme il arrive à beaucoup d'hommes sur beaucoup de problèmes, Péguy n'a-t-il pu être pipé par des apparences, lesquelles, d'ailleurs, s'avéraient de taille ? En toute chose et pour tout individu, il faut laisser le temps au temps. Ici, l'homme était intelligent, bien que farouchement indépendant. Il avait de fortes chances de parvenir à repérer tôt ou tard la réalité du catholicisme sous les gangues diverses, insidieuses et tenaces, qui l'avaient masqué à une inspection trop externe. Ce jugement trop par l'extérieur avait lui-même

provoqué une de ces virulentes indignations à la Péguy qui contribuait encore à obnubiler pour lui l'essence authentique du catholicisme.

M. Secrétain force volontiers la main à son héros pour mettre au compte de la religion catholique comme telle les déficiences ou les hypocrisies de certains de ses adhérents. Pour l'instruction des incroyants, des *neutres* qui pourraient ouvrir son bouquin, et par simple souci d'objectivité scientifique, l'auteur aurait dû signaler et développer entre autres, les points suivants. L'étiquette, l'appellation de catholique, même consignée sur les registres paroissiaux, ne constitue point à cet individu un agir, une vie catholique. De même, l'accomplissement du précepte pascal est un acte exigé par la nécessaire discipline de l'Eglise pour que ses inscrits affirment un minimum de pratique contrôlable. Un tel acte ne fournit aucun indice certain ni sur l'état de grâce présent ni sur l'intimité divine éternelle du type qui l'a posé. Les courbettes de certains prêtres aux capitalistes et aux jouisseurs généreux pour le clergé, leur indulgence et toutes leurs petites combinaisons pour *ménager* ces sortes d'individus, n'ont jamais engagé l'Eglise comme telle: bien au contraire. Quant à la *vraie* doctrine de l'enfer, Péguy ne paraît pas en avoir saisi le point fondamental. A de telles indications, la loyauté et la justice n'auraient pu que gagner.

Dans cet ultime chapitre, l'auteur prouve abondamment qu'il n'a point daigné pénétrer la doctrine du catholicisme. Plus que dans la *laïcité* de la Troisième République, M. Secrétain n'aurait-il pas grandi dans une ambiance protestante ? On le penserait à plusieurs indices. Par exemple, cette assertion, pages 315-316, que Péguy était un chrétien selon saint François d'Assise, et non « par les dogmatiques arguments de la philosophie scolastique ». Ou encore ce poncif, digne de quelque feuille de chou anticléricale : « Il (Péguy) était trop révolutionnaire pour ne pas combattre l'Eglise comme un bastion de conservatisme et d'hypocrisie » (page 354). Et à la page suivante : « Il y a en lui un Luther ». Page 356 : « Une même tendance libertaire et personnaliste met Jeanne d'Arc et Péguy aux frontières du protestantisme ».

Si Charles Péguy n'était pas tombé à quarante ans, les diverses encycliques du Pape Pie XI comme le renouveau mystique actuel lui auraient prouvé et l'enseignement et l'agir authentiques de l'Eglise. Celle-ci s'applique à dominer les ferments de dissolution, suites inévitables de l'*hommerie*. Ferments qui assaillent, empoisonnent et décomposent beaucoup plus tragiquement les autres confessions chrétiennes séparées. Plus récemment, M. René Schwob n'a-t-il pas connu une part du tourment de Péguy ? Après un long et douloureux périple, il a pourtant trouvé la paix sur ce point, comme il a tenu à le déclarer dans *Rome ou la mort*. Autant de faits dont M. Secrétain aurait pu tenir diligent registre.

Pages 311-314, l'auteur ne se montre pas tendre pour M. Jacques Maritain, « le bouillant Maritain » (p. 313). Aux pages 314-315, il semble contester la bonne foi de Madame Jeanne Garnier-Maritain. Enfin, l'auteur aurait dû nuancer son hypothèse que Péguy eût souffert de savoir qu'après sa mort, les siens se rapprocheraient de l'Eglise (p. 354).

A défaut d'un index analytique et d'une liste alphabétique des nombreux noms propres, ce gros volume pourrait du moins contenir une simple

table des matières. Autre déficience : les fautes d'impression fourmillent. Au risque d'en devenir fastidieux, mais pour empêcher la répétition d'une aussi catastrophique négligence, je voudrais dresser ici la seule liste des plus importantes ou des plus détestables parmi ces coquilles : p. 11, ligne quatorze ; p. 21, ligne onze ; p. 44, ligne vingt-huit ; p. 51, ligne dix-neuf ; p. 73, lignes quinze et seize ; p. 133, ligne vingt-huit ; p. 143, ligne sept ; p. 192, ligne huit, où la date : 1875 apparaît de par trop vacillante ; p. 205, ligne dix-neuf ; p. 216, ligne cinq ; p. 311, ligne vingt-six ; p. 321, ligne vingt-sept ; p. 329, ligne vingt-quatre ; p. 340, ligne vingt-trois ; p. 344, deuxième et dixième lignes ; p. 346, après la septième ligne, il y a une inversion. Même page, ligne vingt-trois, il faut lire : *ainé*. P. 352, dernier paragraphe, il faut rétablir : *puisque son*. Page 360, à la fin du premier alinéa, lire : *n'est-ce pas tromper Dieu ?* Je fais grâce du reste, mais non sans signaler que son absence d'information documentaire fait écrire à l'auteur : « le futur évêque Batiffol » (p. 82) et « l'évêque Battifol » (p. 356). Double bévue. Le prélat en question ne reçut jamais la dignité épiscopale, et il traça toujours son patronyme selon cette uniforme et exclusive graphie : Batiffol.

Dans l'exemplaire que j'ai reçu, les pages 155 et 158 sont maculées de taches de couleur isabelle. La page 296 est ornée de zébrures noirâtres. Ce livre sent l'huile (au sens obvie de l'expression). Il ne constitue une réussite à aucun point de vue.

A. Papillon, O. P.

C. F. LUDOVIC, E. C. — « Bio-Bibliographie de Mgr Camille Roy, P. A., V. G., Recteur de l'Université Laval ». 1 vol, grand in-8 de 184 pages. Québec, Procure des Frères des Ecoles Chrétiennes, 1941.

De Montréal, au mois d'octobre 1939, Sœur Marie-Raymond nous envoyait la *Bio-Biographie du R. P. Georges Simard, O. M. I.*, le très distingué professeur de l'Université d'Ottawa. Le mois de mai 1941 a vu s'épanouir la Bio-Bibliographie de Monseigneur le Recteur de Laval, par les soins diligents du Frère Ludovic. Gerbes d'automne ou floraisons printanières, ces élégantes et surtout utiles contributions font honneur à l'Ecole des Bibliothécaires de l'Université de Montréal. Sans compter l'exemple de désintéressement offert par cette institution qui pense d'abord à favoriser l'étude des œuvres de telle ou telle sommité des autres maisons d'enseignement supérieur au Canada !

Le cher Frère Ludovic, lauréat de Montréal, a donc consacré les prémices de son érudition à un grand Québécois. Et pour ce faire avec le plus bel apport de clarté et d'élégance, il divise son travail en six parties : biographie de Mgr Camille Roy, né en 1870 (pp. 13-22) ; bibliographie (pp. 23-80) ; sources à consulter sur cet auteur (pp. 81-123) ; index alphabétique des titres des ouvrages de Mgr Roy (pp. 125-151) ; index des sources à consulter recensées plus haut (pp. 153-165) ; index des écrivains

L'ESPRIT DES LIVRES

dont une ou plusieurs œuvres ont été appréciées par Mgr Roy durant sa longue carrière de critique littéraire (pp. 167-180). L'ensemble est disposé avec beaucoup d'exactitude et de probité consciencieuse. De même, la toilette d'ordre technique est exécutée avec soin. Le tout témoigne d'un effort de recherches et de mise au point dont les seuls praticiens soupçonneront l'importance.

Voici un bel instrument de travail par lequel, désormais, le cher Frère Ludovic rend plus facile la consultation des ouvrages et articles de l'éminent Recteur de l'Université Laval. Et ils sont nombreux ces livres et, plus encore, ces articles, depuis les jours lointains où l'abbé Camille Roy se voilait du juvénile pseudonyme de *Benjamin des Anges*. Que ce répertoire soit le bienvenu. Il offrira à beaucoup de lecteurs, jeunes et moins jeunes, la clef de l'œuvre écrite réalisée, au cours de quarante années, par le vigilant « tuteur de nos lettres canadiennes-françaises ».

Page 16, lire : Gaffre, au lieu de Gaufre. Page 18, le titre : *A l'ombre des érables* aurait dû être tout entier imprimé en italiques. Page 50, numéro dix-sept, le nom anglais : Frederick ne devrait pas porter deux accents aigus. Page 68, il aurait fallu orthographier : arôme. Page 108, seizième ligne : Mgr, au lieu de Mrg. Page 167, le mot : *Recencés* contient un deuxième c tout à fait mal venu ; cependant que, page 168, le nom : Bruchesi postulait un accent sur la syllabe médiale.

A. Papillon, O. P.

R. P. Stanislas LAROCHELLE, O. M. I. et Docteur Télesphore FINK
— « Précis de Morale Médicale ». 1 vol. in-16 de 314 pages.
Troisième édition. Montréal, Librairie Beauchemin, 1940.

Ce Précis, dû à la collaboration d'un prêtre et d'un médecin selon les exigences des problèmes traités, a connu immédiatement tout le succès qu'il mérite. Il apporte, en effet, une réponse ferme et nette aux questions d'ordre moral que médecins et infirmières ne peuvent manquer de se poser dans l'exercice de leur profession. La répartition des matières et la disposition du texte leur permettent d'aller droit au but et les dispensent de recourir aux savants ouvrages qu'ils n'auraient ni le goût ni le temps de consulter. Après avoir pris connaissance de ce petit livre, ils voudront y revenir souvent et l'étudier de près pour le plus grand bien de leur conscience. Ils y trouveront tout l'essentiel ; mis en appétit, ils réclameront peut-être, pour les éditions à venir, de plus amples développements sur certains points. Ainsi, la question des honoraires n'est-elle pas trop brièvement traitée ? La page 284 mentionne la dichotomie ; on pourrait, en s'inspirant du livre de l'abbé Valton, expliquer davantage cette pratique et indiquer dans quelles conditions elle serait acceptable, bien qu'elle demeure ordinairement contraire à la justice.

La profession médicale a toujours retenu spécialement l'attention des moralistes. Ne serait-il pas urgent de constituer en d'autres domaines une morale professionnelle adaptée à notre temps ?

J.-M. Parent, O. P.

François HERTEL — « Axe et Parallaxes ». 1 vol. de 172 pages.
Montréal, Les Editions Variétés, 1941.

Il n'est pas superflu de réfléchir pour comprendre ou, plus modestement, pour croire comprendre le titre du dernier ouvrage de François Hertel. Cette mystérieuse convocation de vocables astronomiques ne livre pas tout de suite son secret et ce n'est pas, à mes yeux, un si grand tort. D'un art poétique aux poèmes qui en découlent, de l'axe aux parallaxes, le chemin ne sera jamais évident, et l'écrivain qui exige pour être compris la mobilisation de toutes nos facultés de connaissance n'est pas, après tout, un si grand pécheur. Je ne reproche pas à Hertel la relative obscurité du titre choisi par lui, mais je l'aurais souhaité un peu moins savant, un peu moins abstrait et surtout un peu moins tape-à-l'œil.

Quoi qu'il en soit, celui qui achève la lecture d'*Axe et Parallaxes* a bien des chances d'en sortir abasourdi, comme d'un forum bruyant. En y mettant un sens aussi peu péjoratif que possible, j'ajouterai que ce livre n'est rien de moins qu'une foire étourdissante où le pire voisine avec le meilleur. Cela met en cause non pas le talent de l'auteur qui est incontestable, mais seulement son sens critique, mais seulement la valeur de ses facultés discriminatives. On se demande avec tristesse pourquoi un écrivain aussi doué d'autre part, n'a pas procédé à un vigoureux triage de ce bric-à-brac littéraire. Claudel a eu beau dire, et avec raison, que « le désordre fait le délice de l'imagination », il ne faut pas croire pour autant que toute élucubration devient poétique par le fait même de son désordre, de son extravagance. Le poème, pour exister, a besoin d'une autre âme, et cette âme, c'est la poésie ou le rythme. La poésie est au fond de toute âme humaine où elle dort trop souvent, comme au cœur de la forêt la Belle au Bois dormant. Ce qu'il faudrait pour l'éveiller, c'est un esprit purifié de tous les soucis étrangers à l'art, de tous les soucis parasitaires. Ce qu'il faudrait, outre le talent, c'est un grand amour désintéressé.

« Tout ne va pas bien dans le ménage d'Animus et d'Anima ». Animus, qui est vaniteux, couvre soudain la voix lointaine d'Anima, et se lance dans un étalage indiscret des trésors de sa mémoire. Il ne veut rien laisser dans l'ombre du vaste arsenal de ses connaissances, et naïf au fond malgré ses longues études, il s' imagine qu'il fera d'une pierre deux coups en prouvant à la fois par des vers pédantesques sa double qualité de poète et de savant. Et voici, pour sa peine, une théorie de vers empoisonnés d'érudition.

Je sens en moi l'Isariote poilu,
Le noir Esaü et toute la Synagogue
Et la Gentilité festoyeuse et rébarbative au joug.

Cariatides au long péplos ionique,

Nous somme en parallaxe dans l'azur mallarméen,

Connaissez-vous Laurent Gailhade ?
Non. Ce fut un autre poète — veuillez me croire —
que Samain.

L'ESPRIT DES LIVRES

Point Sirius, la mirabelle australe, absente sous
le ciel du Cancer, (etc.).

Et comme Sept-Épées, nous pourrions un jour...

Sois, ni la Brossette, ni la Gournay !

Qu'on avait perdu jusqu'au *quattro-cento*
Et que Jules II a forcé Michel-Ange à retrouver !

Et ainsi trop souvent. Animus toutefois n'a pas que ce procédé pour tirer à lui l'attention et se donner de l'importance. Il accable l'interlocuteur de grands mots abstraits qui n'évoquent rien et bloquent l'intelligence.

Parallaxes se confondant de deux pensées en une seule conjonctivité,
par les prolongements latitudinaux.

La cherchant et la trouvant, et l'ajustant d'un œil qui l'épousent toute et rejoint la *trajectoire rectiligne* de mon regard.

Comment nos mains souillées par l'espace pèseraient-elles
la triple incommuabilité substantielle de l'Un ? »

Enfin pour singer la délicieuse fantaisie d'Anima dont il ne saisit pas le sens profond, Animus essaie, comme au hasard, toutes sortes d'idées et d'expressions qui portent à faux et font mal à entendre :

Mais qui additionne en plus ces machines qu'on ne comprend guère

Enfin — c'est le comble — vous et moi nous faisons rime.
Caudel, Moi, je me suis rebaptisé Hertel.

Je disais donc — Dieu ! ce que je bavarde ! — que
vous comme moi, et moi comme vous, étant bavards,
Et pas très clairs dans nos pensées, parce que
nous en avons beaucoup et qu'elles s'entre-choquent,
Nous ressemblons un peu.

Message restreint et qui pèse en la balance comme un jeune veau.

J'imiterai Dieu. Je l'aurai observé,
En cachette, pendant des heures, sournois...
J'aurai compris comment il s'y prend pour créer, pour tirer un germe
De l'Aridité.

Dieu me regardera. Il passera sa main dans sa barbe éternelle.

Place à la prière primitive et *placentaire* ! »

Axe et Parallaxes est, ai-je dit, une foire étourdissante où le pire voisine avec le meilleur. Dans le ménage d'Animus et d'Anima, il y a parfois des trèves bénies et fécondes. Nous goûtons alors la joie de beaux vers, qui sont pleins et ductiles, parce qu'Anima les souffle ou tacitement les approuve de ses grands yeux profonds comme une nuit étoilée.

REVUE DOMINICAINE

Mon Dieu qui ne coulez point comme nous d'heure en heure,
Qui durez sans changer, toujours jeune et toujours mûr.
Et je suis en vous, et vous êtes en moi ; et
Nous sommes un, et pourtant non confondus.
Je glisse à travers vous dans la limite de mon temps.
Et vous êtes à travers moi ; et ma succession ne crée pas en
vous de points de repère.

Ce blanc pétale où s'amenuise sur le lin blanc
Le Dieu présent au cœur des mondes,
Pain qui fond en la bouche étonnée...

J'ai entr'ouvert l'âme du pain. J'ai fendu l'écorce
Dieu m'est apparu.
Au fond de toutes choses, quand on gratte un peu, c'est
Dieu que l'on découvre.
Dieu l'Immense, dans l'accident et dans ma substance,
Dieu Paraclet dans mon âme,
Dieu le Christ dans les profondeurs de l'Hostie.

Vierge de notre âge, seule pureté sur le fond dévasté
Où grimacent les chimères,
Vierge des temps futurs, Vierge du Japon et Madone de Chine,
Vierge des Indes, Vierge de partout, ô catholique
Reine du monde enfin possédé...

Sur le dos m'en allant,
Les flots m'ont pris, les flots me tiennent
C'est l'heure du bain nocturne.
Tous les baigneurs du monde entier, mais pour moi,
ceux-là seuls de cet hémisphère...

Je pourrais citer encore, mais c'est assez, c'est peut-être déjà trop, pour montrer que dans le dernier ouvrage de François Hertel, à côté du moins bon, il y a aussi le meilleur. Par ce qu'on vient de lire, on pourra aussi constater avec moi qu'il n'est pas facile de citer longtemps sans se heurter à une verrue, à une brisure du courant. Pas un poème de cet ouvrage qui soit au long poétique. Le charme trop vite est rompu par les intrusions sacrilèges d'Animus. Il arrive à presque tout gâter, et là où la poésie aurait pu habiter, il n'y a que le vide et le chaos, il n'y a que l'échec tragique d'un esprit dupe de lui-même.

Gabriel-M. Lussier, O. P.

12 septembre, 1941

Initiatives et Personnalités Canadiennes ⁽¹⁾

La Maison Dupuis Frères

M. Lucien Romier a écrit qu'un peuple accomplit dans l'ordre suivant ses diverses conquêtes, conquête des libertés religieuses tout d'abord, conquête des libertés politiques, enfin conquête de la puissance économique.

On pourrait ajouter que la conquête économique s'accomplit quand un peuple trouve dans ses rangs des hommes doués d'une personnalité puissante, du génie des affaires, capables d'attirer vers eux les capitaux autant que le commerce.

La famille Dupuis qui a fondé et maintenu la Maison Dupuis Frères a trouvé, dans sa lignée, plusieurs de ces personnalités imposantes qui ont pour ainsi dire formé l'âme de cette grande institution qui fait aujourd'hui honneur aux Canadiens français.

M. Nazaire Dupuis, le fondateur, qui ouvrit en 1868, un petit magasin de nouveautés rue Sainte-Catherine, près Montcalm, possédait peu de capital, comme d'ailleurs la plupart des fondateurs de nos grandes maisons, mais il était doué d'un sens inné des affaires, d'une indomptable énergie, d'une force de caractère qui sut en imposer à ses contemporains.

Ses trois frères, J.-Nazaire Dupuis en tête, surent maintenir la tradition de famille et, dès 1897, la Maison Dupuis Frères devenait l'une des plus importantes de Montréal.

Depuis 1911, grâce aux magnifiques initiatives de M. Armand Dupuis, le président actuel, et de M. A.-J. Dugal, vice-président et gérant général, le commerce de la Maison Dupuis a pris un nouvel essor. En 1924, M. Albert Dupuis acquérait des intérêts majoritaires et il sut par la suite doter cette institution d'une situation financière particulièrement avantageuse qui lui permit d'envisager avec sérénité les crises inévitables. Quant à M. Dugal, l'honorable Fernand Rinfret, secrétaire d'Etat, en a tracé, lors du 70^e anniversaire de la Maison, un portrait qui ne saurait paraître trop élogieux à ceux qui le connaissent. Il l'appelle « *le grand homme* auquel on ne peut ne pas songer quand on parle de la Maison Dupuis Frères ». « Il est l'homme d'une seule pensée, et quels que soient les événements importants qui se déroulent dans le monde, guerre en Orient, soulèvement en Afrique ou troubles quelconques en Amérique du Sud, pour lui tout cela se résume en une seule préoccupation : quelle sera l'influence de ces événements-là sur les affaires et sur l'avenir de la Maison Dupuis Frères ? »

Tels sont, pour n'en citer que quelques-uns, les hommes à la vaste culture en matière financière, économique, commerciale à qui les Canadiens français doivent cette magnifique institution, qui compte un personnel de 1 200 employés canadiens-français, qui publie chaque année au delà d'un million de catalogues rédigés en bon français, qui contribue largement au soutien de nos institutions nationales de bienfaisance, qui s'intéresse même au progrès de la littérature et des arts en distribuant chaque année des quantités de médailles d'or à notre jeunesse étudiante.

Sans doute, la Maison Dupuis s'intéresse d'abord à ses intérêts immédiats, et qui pourrait l'en blâmer ?... mais si, selon le principe d'Adam Smith, « elle est conduite par une espèce de main invisible qui la fait en même temps contribuer à l'intérêt général », à l'influence et au bon renom de notre race, est-ce que cette institution n'est pas en quelque sorte notre propre affaire ? Que l'on songe seulement au vide qu'occasionnerait dans notre vie économique la disparition de cette vaste entreprise ?

Comprenons-le et agissons en conséquence en collaborant, efficacement, par nos achats, au maintien et au développement « du plus grand magasin canadien français d'Amérique ».

1. Sous cette rubrique, paraîtront chaque mois des articles sur nos meilleures entreprises industrielles et commerciales.

Aide Spirituel
à l'usage
des gardes-malades et des malades
par un religieux dominicain

Petit livre à recommander aux gardes-malades et aux malades.
Il a sa place parmi les livres que l'on doit retrouver dans tout foyer chrétien.

PRIX : broché, \$0.25 (plus taxe) ; relié, \$0.50 (plus taxe)

Remise spéciale par quantité

en vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

VIENT DE PARAÎTRE

Les Parents et l'Enfant

TABLE DES MATIÈRES

R. P. Louis-M. Régis, O. P. :	La Philosophie des relations familiales.
Abbé Irénée Lussier, :	L'Education des parents.
Doctor Peter Sandiford :	Parents and Heredity.
R. P. Noël-M. Mailloux, O. P. :	Les Parents et la formation de la conscience morale.
Doctor Charles M. Diserens :	Parental Acceptance and Rejection and their influence on the Child's Behavior.
Docteur Jean-Charles Miller :	La Famille et l'Ecole dans l'Education de la personnalité.
Doctor Florance S. Dunlop :	The Identification, Description and Development of the Intellectually Gifted.

Volume 6 $\frac{1}{4}$ x 9 $\frac{1}{4}$ de 208 pages

Prix \$1.50 — Franco \$1.65

EN VENTE À

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Tél. HArbour 7251

Ouvert jour et nuit

LA PLUS GRANDE PHARMACIE
DE DÉTAIL AU MONDE

PHARMACIE MONTREAL PHARMACY

SERVICE RAPIDE
NE FERME JAMAIS

CHARLES DUQUETTE, PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

PRESCRIPTIONS, PRÉPARATIONS FRANÇAISES,
ARTICLES DE TOILETTES, DROGUES

916 est, rue Sainte-Catherine

Montréal



ZENITONE

FINI SATIN POUR MUR

MANUFACTURIERS DE PEINTURE

5540, Côte des Neiges

Montréal

Tél. ATlantic 1988

Tél.
DOLLARD
6090



PARFUMERIE REYNARD & CIE
ENREGISTRÉE

CRÈME — PARFUMS — POUDRE — TONIQUES



5800,
Châteaubriand
Montréal

Atelier et Bureau :

Tél. DOLLARD 4694 *

6641, rue Saint-Hubert
Montréal

Charbonneau
LINGERIE
LIMITÉE

DU MANUFACTURIER AU CONSOMMATEUR

16 MAGASINS À VOTRE SERVICE

« Cordiale invitation à tous les amis des Pères Dominicains à visiter notre vaste magasin à rayons et à profiter de notre politique de qualité supérieure aux plus bas prix ».

1480-90
Mt-Royal est

L.N. **MESSIER** *Limitée*

J.-E. CADIEUX, PRÉS.

J.-C. AUBRY, SEC.-TRÉS.

32 rayons
FAlkirk 3541

BATOCHÉ

par le R P. JULES LE CHEVALLIER, O. M. I.
Archiviste Provincial des Oblats de Marie Immaculée d'Edmonton



Louis Riel était-il coupable ou non-coupable ?

Lisez ce volume d'actualité qui vous renseignera pleinement
Volume grand format de 312 pages en vente à La Librairie Dominicaine

Prix : \$1.50 ; par la poste : \$1.65

VIENT DE PARAÎTRE

PRIX : \$1.00

Marcel-m. DESMARAIS, O.P.

CATHOLIQUES D'AUJOURD'HUI



RADIO - CAUSERIES

Préface par

Le T.R.P. M.A. Lamarche, o.p.

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

DU BON LAIT DE CHEZ NOUS

COOPERATIVE

ENREGISTRÉE

Lait et Crème — Montréal

4101 est, Notre-Dame AMherst 2171

EUGÈNE CÔTÉ

PRÉSIDENT

J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturiers
de chaussures

ST-HYACINTHE

**LA BANQUE
CANADIENNE NATIONALE**

est la banque du public aussi
bien que la banque des hommes
d'affaires.

Le gérant de succursale se
tient à votre entière disposition,
qu'il s'agisse de dépôts, d'em-
prunts, de remises ou de recou-
virements, à l'étranger comme
au Canada, ou de toute ques-
tion d'ordre financier au sujet
de laquelle vous désireriez le
consulter.

Succursale à St-Hyacinthe
E.-O. DESJARDINS, GÉRANT

3ième édition, 6ième mille (3 000 exemplaires vendus en quelques mois)

L'Amour et les Chrétiens

PAR LE T. R. PÈRE M.-M. DESMARAIS, O. P.

Prieur des Dominicains d'Ottawa

•

... Et voilà quelques réponses à la question :

L'AMOUR EST-IL UN PÉCHÉ ?

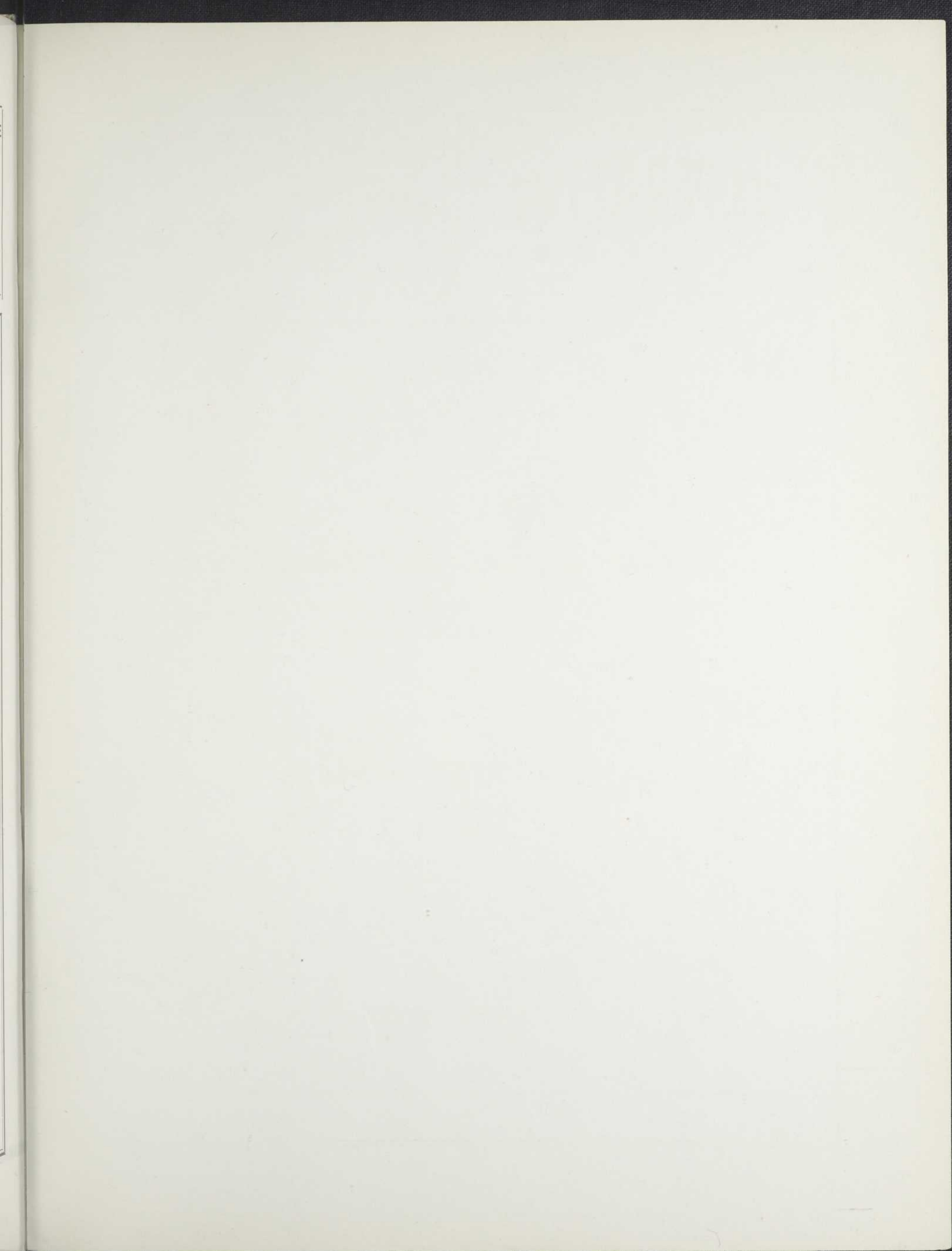
PRIX : \$0.50 (taxe en plus)

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA



THE NATIONAL ANTHROPOLOGICAL ARCHIVES
SMITHSONIAN INSTITUTION
WASHINGTON, D. C. 20560

RECEIVED

NOV 10 1964

FROM THE NATIONAL ANTHROPOLOGICAL ARCHIVES

TO THE NATIONAL ANTHROPOLOGICAL ARCHIVES

RECEIVED

NOV 10 1964

